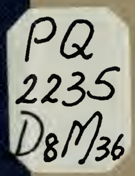
Duval, Alexandre
La manie des grandeurs



Oct 1817
Alex Duval
La Manie des Grandeurs C. S. [illegible]

arrivée. Il n'est point encore venu, au moins dans la ville où je suis, aucun ambassadeur de ce pays là ; mais il y est arrivé un courier dépêché par le roi de Sarmatie. J'ai cru devoir profiter de cette occasion pour le faire partir avec celui que Lycormas a envoyé, et qui a pris ses devants, afin que vous sachiez, et par les lettres de Lycormas, et par celles de ce roi, ce qu'il vous importe peut-être de savoir tout à la fois.

LETTRE XIV.

PLINE A L'EMPEREUR TRAJAN.

Le roi des Sarmates m'a écrit qu'il vous mandoit certaines choses dont il étoit très-important que vous fussiez instruit au plus tôt. Par cette raison, et pour lever tous les obstacles qu'auroit pu trouver sur la route le courier qui vous porte ses dépêches, je lui ai donné une passe port.

LETTRE XV.

PLINE A L'EMPEREUR TRAJAN.

L'AMBASSADEUR du roi de Sarmatie, Seigneur, ayant volontairement séjourné deux jours entiers à Nicée, je n'ai pas cru devoir l'y arrêter davantage ; premièrement, par ce qu'il étoit incertain quand votre

EPISTOLA XXXVIII.

PLINIUS SATURNINO SUO S.

Ego verò Rufum nostrum laudo : non quia tu, ut ita facerem, petisti, sed quia ille est dignissimus. Legi enim librum omnibus numeris absolutum, cui multum apud me gratiæ amor ipsius adjecit. Judicavi tamen : neque enim soli judicant, qui malignè legunt. Vale.

EPISTOLA XXXIX.

PLINIUS MUSTIO SUO S.

Aruspicum monitu reficienda est mihi ædes Cereris in prædiis in melius, in majus. Vetus sanè et angusta, quum sit alioquin stato die frequentissima. Nam idibus Septembribus magnus è regione tota coit populus ; multæ res aguntur, multa vota suscipiuntur, multa redduntur : sed nullum in proximo suffugium aut imbris aut solis. Videor ergo munificè simul religiosèque facturus, si ædem quàm pulcherrimam exstruxero, addidero porticus ædi ; illam ad usum deæ, has ad ho-

LA
MANIE DES GRANDEURS,
COMÉDIE
EN CINQ ACTES, ET EN VERS,

PAR M. ALEXANDRE DUVAL,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE FRANÇAIS,
Par MM. les Comédiens ordinaires du Roi, le 21 octobre 1817.

PRIX : 2 FRANCS 50 CENT.

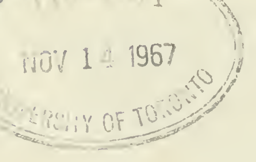


A PARIS,
CHEZ VENTE, LIBRAIRE DES MENUS-PLAISIRS DU ROI,
ET DES SPECTACLES DE SA MAJESTÉ,
Boulevard des Italiens, N°. 7, près la rue Favart.

1817.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DE MONTGÉRAN.	M. BAPTISTE aîné.
MERVAL, ami de Montgéran.	M. DAMAS.
UNE COMTESSE.	Mlle. MARS.
AMÉLIE, sœur de Montgéran.	Mlle. DUPUIS.
LAFLEUR, valet-de-chambre de Montgéran.	M. CARTIGNY.
PICARD, vieux domestique de la famille de Montgéran.	M. THÉNARD.
UN HUISSIER de la chambre.	
UN LAQUAIS.	

La scène se passe dans un superbe hôtel, à Paris.



NOTA. Montgéran, premier rôle; Merval, deuxième premier rôle. Lorsque ces deux emplois ne se trouveront point en province, c'est au directeur de distribuer la pièce selon le genre de talent de ses acteurs.

LA
MANIE DES GRANDEURS,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un salon éclairé d'un grand nombre de bougies.

SCÈNE PREMIÈRE.

PICARD, AMÉLIE.

AMÉLIE (*avec impatience et se parlant*).

Neuf heures vont sonner, Merval n'arrive point,
Et pourtant....

PICARD.

Qui peut donc vous troubler à ce point,
Mademoiselle ?

AMÉLIE.

Allons, je ne veux plus attendre....
Picard, près de ma mère il est temps de me rendre.

PICARD.

De ce devoir monsieur sait trop se dispenser,
Et son ambition....

AMÉLIE.

Quoi! tu veux offenser
Le maître qui jadis....

PICARD.

Non. Comme en son jeune âge
Je le chéris encore, et c'est ce dont j'enrage;
Car il me sacrifie à ce fat de Lafleur,
Et traite avec mépris son bon vieux serviteur.

AMÉLIE.

Il n'a plus, j'en conviens, le même caractère.

PICARD.

De Sarlac, près Bordeaux, il fait venir sa mère
Et sa sœur; près de lui son cœur veut vous avoir,
Son hôtel est le vôtre, à peine il vient vous voir.

AMÉLIE.

Ses occupations....

PICARD.

Sont de courir sans cesse,
D'accompagner partout madame la Comtesse,
De briguer un dîner chez un grand général,
D'aller voir à la Cour le spectacle ou le bal,
L'attendre en ses bureaux que le ministre passe
Pour le complimenter, demander une grace;
Et de tant de tourmens quel est le résultat?
C'est d'obtenir un jour quelque poste d'éclat.
Il possède, en biens fonds, cent mille écus de rente,
Il pourrait en jouir, il faut qu'il se tourmente;

Que par le seul orgueil son esprit soit conduit,
Qu'il coure tout le jour, qu'il écrive la nuit.
Quel homme peut mener long-temps pareille vie?
Il en sera malade, oui, je le certifie.
A quarante-cinq ans, il éprouve déjà
Des douleurs qu'à soixante un autre à peine aura.
Il change tous les jours, regardez sa figure,
Jugez à sa pâleur le tourment qu'il endure.
S'il n'obtient dans ce monde un beau titre d'honneur,
C'est dans l'autre bientôt qu'il sera grand seigneur.

AMÉLIE.

En effet, sa santé tout-à-fait se dérange.

PICARD.

L'air de la Cour maigrit d'une manière étrange.

AMÉLIE.

Il faut absolument avertir le docteur.

PICARD.

Il guérira, s'il prend une once.... de faveur.

AMÉLIE.

Cette grande comtesse a sur lui trop d'empire.

PICARD.

A lui donner son nom on prétend qu'il aspire.

AMÉLIE.

Il l'épouse?

PICARD.

Sans doute.

AMÉLIE.

Et d'où sais-tu cela?

PICARD.

De monsieur de Lafleur, qui me protégera;

Et qui m'estime assez pour me faire connaître,
Dans le plus grand secret, les desseins de son maître.
Mais savez-vous qu'on doit vous marier aussi
A certain colonel que l'on attend ici?

AMÉLIE.

Je l'ai su, c'est pourquoi, de l'aveu de ma mère,
Merval vient s'opposer aux désirs de mon frère.
Il vient nous rappeler qu'on lui promit ma foi,
Qu'on n'a pas le pouvoir de disposer de moi;
Et qu'il est de l'honneur de tenir sa parole.
Tu vois mon espérance?

PICARD.

Espérance frivole.

AMÉLIE.

Mon frère, en ses projets, fût-il plus affermi,
Ne pourra refuser ma main à son ami.

PICARD.

Son ami d'autrefois; car il n'est plus le même.
L'orgueil a mis entre eux une distance extrême.
Mon maître, ne voyant dans monsieur de Merval
Qu'un assez bon bourgeois, n'y voit plus son égal:
Afin de l'approcher, il faut avoir un titre.
Comme il s'enfle sitôt qu'il est sur ce chapitre!
Que ne ferait-il pas pour être décoré!

AMÉLIE.

Possesseur de grands biens, il est considéré.

PICARD.

Non, c'est trop peu pour lui. Dans la ville, à sa vue
On n'a pas....

AMÉLIE.

Que veut-il?

PICARD.

Il veut qu'on le salue;
Que tout le monde enfin le traite en grand seigneur.

AMÉLIE.

Il se peut que l'orgueil n'ait pas gâté son cœur.
Malgré sa vanité, Merval....

PICARD.

Je le souhaite,
De votre hymen, bientôt puissé-je voir la fête!
J'aime le prétendu, mais presque autant que vous.
Lui, n'a point de fierté quand il est avec nous.
De sa franche gaîté mon ame est réjouie....
Puis, dans notre canton, on le croit un génie:
Je l'ai pensé souvent en l'entendant causer.
S'il venait au château jouer ou s'amuser,
Ou vous faire la cour, quelquefois votre frère,
A ses opinions se montrait si contraire,
Qu'il naissait entre eux deux une discussion
Où monsieur de Merval avait toujours raison.
Mon maître s'emportait, l'autre expliquait l'affaire.
Malgré ses mots savans il la rendait si claire,
Que moi, qui n'entends rien à tous leurs différends,
Je me trouvais toujours du côté du bon sens.

AMÉLIE.

Tu fais plus, je te crois même d'un caractère
A voir un ridicule.

PICARD.

Eh! monsieur votre père

Faisait grand cas de moi. Bien souvent il a dit :
« Messieurs, voilà Picard, c'est un homme d'esprit. »

SCÈNE II.

PICARD, MERVAL, AMÉLIE.

PICARD.

Eh! c'est monsieur Merval!

MERVAL.

Pardonnez, Amélie,
A mon impatience. Ah! mon ame attendrie....

AMÉLIE.

Merval, je vous revois!

PICARD.

Vous ne me dites rien;
Vous oubliez Picard, Monsieur, ce n'est pas bien.

MERVAL.

Bonjour, mon cher Picard.

AMÉLIE.

Vous savez que ma mère...

MERVAL.

Oui, sa santé toujours.... elle m'en est plus chère.
Vous ne la quittez pas; je connais votre cœur,
J'ai droit à partager un soin consolateur,
Et je veux, dès ce soir....

AMÉLIE.

Il est trop tard : son âge....

PICARD.

Vous êtes fatigué de votre long voyage?

MERVAL.

Non, je ne le suis plus, j'ai revu mes amis.
(*à Amélie.*)
Vous m'attendiez ?

AMÉLIE.

Mais oui.

PICARD.

Connaissiez-vous Paris ?

AMÉLIE.

D'un hymen odieux je devais vous instruire.

MERVAL.

Mon cœur reconnaissant....

PICARD.

Monsieur pourra me dire
Si dans notre pays....

MERVAL, *prenant Picard à part.*

Permets, mon cher Picard,
Que je te rende compte au moins un peu plus tard.
En homme d'esprit....

PICARD, *souriant.*

Ah!

MERVAL.

Songe qu'à ta maîtresse
Je veux parler ce soir.

PICARD.

J'entends, et je vous laisse.
Sur votre ancien ami, je vous dirais pourtant....

AMÉLIE.

Finis donc.

PICARD.

Je m'en vais; je ne suis pas gênant.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

MERVAL, AMÉLIE.

MERVAL.

Il nous quitte à la fin; maintenant, Amélie,
Vous me direz pourquoi votre frère m'oublie;
Quel motif imprévu décide Montgéran
A m'ôter un espoir que j'ai depuis un an.
Lui-même m'a promis que la plus douce chaîne
M'unirait à sa sœur.

AMÉLIE.

L'ambition l'entraîne.
De ses affections elle a rompu les nœuds,
Et son cœur autrefois si bon, si généreux,
Des plus doux sentimens méconnaîtrait l'empire.
Il est, en cet état de fièvre et de délire,
Dans ses projets d'orgueil tellement affermi,
Qu'il y sacrifiera sa sœur et son ami.

MERVAL.

Vous ne m'étonnez pas. Jadis de votre frère
J'ai, sans vous l'avouer, prévu le caractère;
Dans ses plus simples goûts toujours exagéré,
Il est sourd aux conseils d'un esprit éclairé.
Tout devient passion dans sa tête exaltée,
Du plus léger espoir son ame est transportée;

Dans le chemin ouvert que lui trace l'orgueil,
Il aperçoit le but et ne voit pas l'écueil.
Il voulait autrefois, poussé par sa chimère,
Briguer, pour parvenir, la faveur populaire;
Sans moi, sans les efforts d'un zèle courageux,
Il eût payé bien cher des honneurs dangereux.
Plus tard, rappelez-vous ses tourmens, son envie;
Ne pouvant avoir mieux, il veut une mairie:
Et pour le satisfaire, employant mon crédit,
Je le fis le plus grand du bourg le plus petit.
Nous avons ri tous deux de ses airs d'importance;
Mais du passé sans doute il n'a plus connaissance;
De plusieurs fonctions postulant rejeté,
Il se vante aussi lui, de n'avoir rien été;
Et, pour prouver qu'il est aujourd'hui nécessaire,
Il jure que vingt ans on ne l'a vu rien faire.

AMÉLIE.

Je dois en convenir, vous avez deviné.
Son esprit par l'orgueil est tout-à-fait tourné:
Vous savez que mon père obtint par sa fortune,
Du titre d'Écuyer la faveur trop commune.
Dans nos temps malheureux mon frère était bourgeois,
Maintenant il est noble, et veut les grands emplois;
Il s'est mis, sans façon, au rang de la noblesse;
Fatigue le ministre, et demande sans cesse.
A de grandes faveurs, son titre le plus beau,
Est de n'avoir jamais déserté son château.

MERVAL.

Hélas! mon pauvre ami, tout-à-fait déraisonne;
Je vois par cet hôtel, ce luxe qui m'étonne,

Que d'un ami modeste il fera peu d'état....
Qu'il cherche auprès des grands un dangereux éclat,
Mais qu'il ne m'ôte pas, par une perfidie,
Le seul bien qui m'est cher, mon aimable Amélie.

AMÉLIE.

Que craignez-vous, Merval? mon cœur vous est resté.

MERVAL.

Je ne crains rien de vous, tout de sa vanité.
Je ne lui semble plus un parti convenable.
Celui qui fut quinze ans son ami véritable,
Et dont le cœur aimant partagea ses chagrins,
Tout près d'être son frère éprouve ses dédains.
Mes biens lui sont connus, ma naissance est honnête;
Mais non, un colonel vient lui tourner la tête.
Il le voit général dans un court avenir;
Au rang des maréchaux il le fait parvenir.
De ces honneurs bien dûs aux fils de la Victoire,
Il attire sur lui quelques rayons de gloire,
Et de ses grands succès se faisant un degré,
Il parvient doucement à l'emploi désiré.
C'est ainsi que, courant de chimère en chimère,
A ses rêves d'orgueil il a donné carrière;
Et, qu'ingrat envers moi, cruel envers sa sœur,
Il blesse, en même temps, ses amis et l'honneur.

AMÉLIE.

Je ne puis l'excuser; mais songez que mon père
De ses droits, en mourant le fit dépositaire.
Par un reproche amer, bien loin de le blesser,
A nos projets d'hymen il faut l'intéresser.

Feignez d'ignorer tout ; il est trop ordinaire
Qu'on ne pardonne point le mal qu'on voulut faire ;
La raison ne peut rien sur qui veut mal agir,
Et l'on perd son ami dès qu'on l'a fait rougir.

MERVAL.

Ce conseil est prudent, mettons un peu d'adresse.
A son ambition il unit la faiblesse,
J'en suis sûr ; et je puis (c'est peut-être une erreur)
Le ramener vers nous en attaquant son cœur.
Mais Amélie, avant de m'offrir à sa vue,
Faites que sa maison me soit un peu connue :
De tout ce que je vois, je suis encor surpris.
Quels sont les complaisans qu'il nomme ses amis ?

AMÉLIE.

Je ne sais pas leurs noms ; mais vous allez connaître
Comment on vit ici : mon frère aime à paraître,
Il meuble un grand hôtel, il invite chez lui
Les hommes à talent que l'on cite aujourd'hui.
Ces arts, enfans du luxe, et dont Paris abonde,
Appellent le plaisir, et le plaisir le monde.
Aussi dans un instant a-t-il vu sa maison
Se remplir, regorger de ces gens du bon ton.
Alors il a réglé, mais sans économie,
Tous les jours destinés aux plaisirs de sa vie ;
Un jour c'est un dîné ; l'autre, c'est un concert,
Où la *Prima Donna* veut bien chanter un air,
Certaine qu'un présent paiera sa complaisance ;
Enfin c'est le séjour des arts, de l'opulence,
Où tout homme important est bien sûr d'être admis.
Mais où l'on ne voit plus tous les obscurs amis.

MERVAL.

C'est vous qui possédez cet emploi difficile
D'accueillir, de fêter les oisifs de la ville?
Que je vous plains, bon Dieu!

AMÉLIE.

Des femmes du bon ton
Je n'offre point assez la brillante façon
Pour avoir obtenu cet honneur de mon frère;
Une dame de Cour, qui m'appelle *ma chère*,
Par amitié veut bien oublier ses grandeurs,
Et de céans m'apprendre à faire les honneurs.
Aussi dans la maison, c'est elle qui commande;
Et l'on est noble et grand, quand la dépense est grande.

MERVAL.

Il peut, comme il l'entend, disposer de ses biens,
Et de se ruiner épuiser les moyens.
Ce qui m'étonne ici, dans sa brillante vie,
C'est la dame de Cour qui se fait son amie;
S'établit noblement maîtresse de ces lieux,
Et sans titres aucuns se montre à tous les yeux:
Car la société, qui très-souvent raisonne,
A dû se demander: quelle est cette personne?
Pourquoi la voyons-nous à la place d'honneur,
Quand Montgéran possède et sa mère et sa sœur?

AMÉLIE.

Forte de son esprit, surtout de sa naissance,
Elle brave, dit-on, un peu la médisance;
C'est une femme aimable et d'une activité
Qui, dans l'occasion ressemble à la bonté:
Elle paraît sincère à la première vue,

De bonnes qualités on la croiroit pourvue,
Elle s'agite, et court proposer son crédit
A tous les jeunes gens; au peintre, à l'érudit.
Celui qui d'un emploi se croira le plus digne,
L'auteur qu'à l'Institut quelque talent désigne,
Le danseur qui désire entrer à l'Opéra
Recherchent son appui que chacun obtiendra;
Partout on peut la voir, dans la même journée,
Chez un homme en faveur, au bal, à l'Athénée.
Parlant à tout le monde et se mêlant de tout.
Jugez si Montgéran la trouve de son goût.
Elle, qui juge aussi très-bien son caractère,
Caresse, avec esprit, sa brillante chimère;
Le flatte, le séduit et lui montre très-près
Le terme glorieux qu'elle offre à ses projets.
C'est en lui promettant les honneurs qu'il désire,
Qu'elle a pris sur son cœur un souverain empire.
Moi, s'il faut l'avouer, j'ai là certain soupçon
Que la Dame de Cour n'a pour bien que son nom :
Et que ses beaux dehors, sa maison si brillante,
Ne sont dûs qu'aux talens d'une noble intrigante.

MERVAL.

Je pense comme vous.

AMÉLIE.

Eh bien, j'aurai l'honneur,
Si ce qu'on dit est vrai, de la nommer ma sœur.

MERVAL.

Soit, nous assisterons à ce grand mariage.

AMÉLIE.

Oui; mais en attendant, fatigué du voyage,

Vous devez au repos....

MERVAL.

Non, bien qu'il soit très-tard,
Je vais courir Paris.

AMÉLIE.

Ce soir, par quel hasard?

MERVAL.

Vous savez que toujours je me mêle d'écrire.

AMÉLIE.

Je sais aussi qu'on a du plaisir à vous lire;
Je ne vous croyais pas un auteur si connu,
Jusques chez l'étranger votre nom parvenu
Par d'utiles écrits, qu'à chaque instant on cite....

MERVAL, *riant.*

Oui, pour un campagnard, j'ai beaucoup de mérite:
Mais hélas! le chagrin suit le titre d'auteur.
Je sais que mon ouvrage encor, chez l'imprimeur,
Paraît très-dangereux, qu'il faudra le soustraire....
Demain dans ses détails je vous dirai l'affaire.
C'est peu de chose; mais il est prudent de voir
Mon honnête imprimeur; je le verrai ce soir.

AMÉLIE.

Ne perdez pas de temps, Merval, je vous en prie.

MERVAL.

Allons, vous le voulez, je vous quitte, Amélie.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

PICARD, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Adieu, Merval. (*elle appelle*) Picard!

PICARD, *entrant.*

Il est parti déjà?

AMÉLIE.

Aussitôt qu'en ces lieux, Montgéran paraîtra,
Préviens-le que Merval, qu'il appelle le sage,
Dont ici quelque affaire a causé le voyage,
Demain, de bon matin, viendra pour l'embrasser.

(*Elle sort.*)

SCÈNE V.

PICARD, *seul.*

Cette visite là pourra l'embarrasser;
Monsieur fait peu de cas des gens sans importance
Qui ne viennent le voir que par la Diligence:
Ces pauvres voyageurs flattent peu son orgueil;
Mais à qui vient en poste il garde un bon accueil.
La sotte vanité! c'est une maladie
Qui nous gagne déjà comme une épidémie;
Jusqu'à monsieur Lafleur, qui fait l'ambitieux,
Qui vise à des emplois en noble audacieux!
Le drôle, il ne voit pas qu'en flattant sa sottise,
Je m'en moque tout bas, et que je le méprise:
Non, je ne veux jamais être bas et rampant,
Et j'aime mieux rester Picard comme devant.

SCENE VI.

PICARD, LAFLEUR.

LAFLEUR.

Ah! c'est toi, bon Picard; tu m'attendais, je gage.

PICARD.

Je faisais mon devoir, comme j'en ai l'usage.

LAFLEUR.

Je suis vraiment content de ton zèle pour moi.
Je ferai, mon enfant, quelque chose pour toi.

PICARD.

Oh! vous êtes trop bon, je vous en remercie.

LAFLEUR.

Comme j'en ai l'espoir, si monsieur se marie
A certaine comtesse, il faut que sa maison
Soit remise par moi sur un bien meilleur ton.
Je veux absolument te créer une place.

PICARD.

Une place à Picard? Monsieur, je vous rends grace.

LAFLEUR.

J'ai de très-grands projets.

PICARD.

Oh! je n'en doute pas.

LAFLEUR.

La fortune me rit et je suivrai ses pas.

PICARD.

Et vous ferez très-bien.

LAFLEUR.

Le poste que j'occupe

Satisferait un sot : je ne suis pas si dupe,
Je sais ce que je vaux, et de plus quel crédit
Sur tout le monde, ici, me donne mon esprit.
De monsieur Montgéran, à qui j'ai l'art de plaire,
Je puis, si je le veux, être le secrétaire ;
Mais je ne sais pourquoi je répugne à cela.
Une raison....

PICARD.

Je crois la deviner déjà.
Pour être secrétaire il faut savoir écrire,
Et Monsieur n'écrit pas.... aussi bien qu'il sait lire.

LAFLEUR.

Oh! non ; mais je préfère un état moins brillant.
Je veux bien me borner à celui d'intendant.
Avec de l'or on est en très-bonne posture,
Et je fais comme un autre une grande figure.
J'achète un beau château, je reçois mes amis,
Dans un char élégant je roule dans Paris.
J'épouse quelque veuve et prends un nom de terre.
Du nom de Saint-Fleuron déjà propriétaire....

PICARD, *vivement.*

Monsieur de Saint-Fleuron! baissez votre caquet,
Votre maître paraît, redevenez valet.

LAFLEUR, *avec empressement.*

Approche cette table et donne cette chaise,
Non, plutôt ce fauteuil, pour qu'il soit plus à l'aise.

SCÈNE VII.

PICARD, MONTGÉRAN, LAFLEUR.

MONTGÉRAN. (*Il est précédé d'un cortège de valets qui portent des flambeaux, et se retirent en arrière.*

(*Il se parle.*)
Je suis de ma soirée encor tout enchanté!
Dans quel monde brillant je me suis vu fêté.
Quelle réunion chez ma belle comtesse!
Trois seigneurs étrangers, et même une princesse!
Asseyons-nous un peu ; les courses du matin
Rendent le soir pénible.... Ah! respirons enfin.

PICARD, *s'approchant de Montgéran.*

Être toujours debout, et courir sans relâche,
Ce doit être, Monsieur, une cruelle tâche?

MONTGÉRAN.

C'est bon, sortez, Picard; pour vous restez, Lafleur.

PICARD, *restant.*

Monsieur se ressent-il encor de sa douleur?

MONTGÉRAN, *avec hauteur.*

Quoi!

PICARD.

Pour être debout, à Monsieur il en coute:
Et je crains fort pour lui quelque accès de goutte.
Votre père l'avait.

MONTGÉRAN, *avec humeur.*

Hein!

PICARD.

Je suis inquiet
Lorsque je vois monsieur souffrir, et l'intérêt....

MONTGÉRAN.

Moi, je souffre!

PICARD.

Oh, souvent on souffre sans rien dire:
On prend un air riant, et tout bas on soupire.

MONTGÉRANT.

Le sot!

LAFLEUR.

Eh! tais-toi donc (*à Montgéran*) monsieur, pardonnez-lui,
Vous vous portez très-bien, et surtout aujourd'hui.
Un vrai contentement sur vos traits se déploie,
Et porte autour de vous le plaisir et la joie.

MONTGÉRAN.

Vous êtes, mons Picard, trop parleur avec moi.
Lafleur, pour me servir, je ne veux plus que toi.
(*à Picard.*)
Allez près de ma sœur.

LAFLEUR, *bas à Picard.*

Sors, ou crains qu'il n'éclate.

PICARD, *à part en sortant.*

On chasse qui nous aime, on garde qui nous flatte.
(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

MONTGÉRAN, LAFLEUR.

LAFLEUR.

Ce bon Picard devient un peu trop ennuyeux.
Comment voit-il monsieur souffrant et malheureux,
Lorsque dans ses regards j'aperçois au contraire
Que tout se réunit pour l'aimer et lui plaire.

MONTGÉRAN.

En effet, cher Lafleur, de moi je suis content.
L'avenir me promet quelque poste important.
Chez le Duc, ce matin, d'abord j'ai dû me rendre,
Il n'était pas visible, et moi j'ai dû l'attendre;
Dans l'antichambre à peine une heure on m'a tenu:
C'est être, conviens-en, on ne peut mieux reçu.
Puis, très-tard, me rendant chez l'aimable Comtesse,
J'y rencontre au salon la plus haute noblesse.
Après un grand dîner, un jeune Polonais,
Me montrant un Seigneur, me propose en français
De jouer au trictrac avec son Excellence:
J'accepte la partie avec reconnaissance.
Il me fait les honneurs, nous jouons très-gaîment,
Et très-gaîment aussi, je perds tout mon argent.

LAFLUR.

Les honneurs, cette fois, vont chercher le mérite.

MONTGÉRAN.

Tu me flattes.

LAFLEUR.

Monsieur...,

MONTGÉRAN.

J'attends une visite.
Cette personne-là tient au rang le plus haut.

LAFLEUR.

Oh ! monsieur ne reçoit que des gens comme il faut.

MONTGÉRAN.

Pas toujours. A cela je mets peu d'importance ;
Mais puisqu'on en revient aux droits de la naissance,
Je me trouve surpris de mon peu de fierté,
D'avoir certains amis que m'a faits ma bonté :
Quand je les fuis partout, je les vois sur ma liste.
Donne-moi... (1) « De Bordeaux, Jean Perrin, Évariste
Le Rond et compagnie ! ».... ils sont tous commerçans !
J'en fais beaucoup de cas, ce sont de braves gens ;
De ce qui leur est dû, jamais je ne m'écarte ;
Et tu leur porteras de ma part une carte.

LAFLEUR.

Mais c'est demain chez vous jour de réunion,
Faut-il leur envoyer une invitation ?

MONTGÉRAN.

Ne t'en avise pas.... oui, très-fort, je les prise ;
Mais ils me choqueraient, s'il faut que je le dise :
Dans ce cercle à la mode où brille tant d'éclat,
Ils ont un certain air qui trahit leur état.
Il faut pour réussir posséder un langage
Qu'on doit aux gens bien nés, et qu'enseigne l'usage.

---

(1) Il lit la liste des visites du jour, que Lafleur lui a donnée.

Moi, j'estime très-fort l'honneur, la probité;
Mais que fait tout cela dans la société?
Tu l'as vu dans ce jour de très-grande assemblée,
Où la cérémonie y semblait appelée:
Ces messieurs au dîner, sans se gêner en rien,
Parlaient haut, parlaient trop, et surtout buvaient bien.
Chaque mets devenait l'objet d'un commentaire;
L'un parle de ses blés, et propose une affaire:
Aussi depuis ce jour j'ai bien juré ma foi,
Qu'ils feraient leurs marchés autre part que chez moi.

SCENE IX.

PICARD, MONTGÉRAN, LAFLEUR.

PICARD.

Monsieur,

LAFLEUR.

Eh quoi, Picard, vous osez reparaître....

PICARD.

Oui, j'avais oublié de prévenir mon maître,
Que son ami Merval arrivé d'aujourd'hui,
Pour l'embrasser, viendra demain matin chez lui.

MONTGÉRAN, *troublé à part.*

Merval ici; peut-être il sait ce qui se passe.

PICARD, *à part.*

Hein! je l'avais prédit qu'il ferait la grimace!

MONTGÉRAN, *toujours inquiet.*

C'est un ami, sans doute, et j'aurai du plaisir;
Mais de son arrivée il eût pu m'avertir....

Il faudra cependant chercher une défaite ;
Appuyer mon refus sur un moyen honnête :
Merval est philosophe, il ne sentira pas
Que les temps sont changés, et qu'il est certain cas....
Ah! maudite promesse! et comment me dédire?
Par son cœur, son esprit il sut trop me séduire :
Quoique beaucoup plus jeune, il m'avait subjugué.
Dans ce temps, il est vrai qu'il était distingué,
Et qu'il pouvait enfin jouer un très-grand rôle....
On lui prend ses emplois, je reprends ma parole.
A mon tour, je me voue à de nobles travaux,
Je l'ai bien mérité par un prudent repos.
Ah! chassons loin de moi toute idée importune,
Et ne voyons qu'un but, la gloire et la fortune.
(*Brusquement.*)
Suivez-moi tous les deux. (*Il sort.*)

LAFLEUR.

Maudit ambassadeur!

PICARD.

Il veut qu'un courtisan garde sa belle humeur;
Le sot! mais à la Cour, il est d'antique usage,
De changer tout-à-coup d'humeur et de visage.

(*Nuit dans l'entr'acte.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

PICARD *seul, regardant à la pendule.*

Quoi! huit heures au plus, et monsieur est déjà
Vêtu, prêt à sortir en habit de gala!
Il n'a pas fermé l'œil; quel démon le possède:
C'est un mal que cela, mais un mal sans remède;
Nul repos! le matin, il écrit vingt billets,
Déjeûne mal, nous gronde, et va courir après.
Il faut un corps de fer; je le vois qui s'approche;
Éloignons-nous un peu.

SCÈNE II.

MONTGÉRAN, PICARD.

MONTGÉRAN *a changé d'habit, il est dans une espèce d'agitation; il tient des tablettes et un crayon.*

Combien je me reproche
D'avoir négligé trop un talent enchanteur.
Seulement aujourd'hui je voudrais être auteur.
Essayons cependant... (*Il cherche à composer des vers.*)

PICARD, *à part.*

Il écrit, il efface;
C'est son mal qui le tient.

MONTGÉRAN.

J'ai beau changer de place,
Chercher, me tourmenter, je ne fais rien de bon.
A trouver de l'esprit, je contrains ma raison;
Mais la rime s'enfuit quand je tiens la pensée.
Allons, il faut encor....

PICARD, *à part.*

Sa tête est renversée.
(*Apercevant Merval.*)
Ah! monsieur de Merval! (*Il sort.*)

SCÈNE III.

MONTGÉRAN, MERVAL.

MONTGÉRAN, *allant au devant de Merval.*

Quoi, Merval!

MERVAL, *l'embrassant.*

Mon ami!

MONTGÉRAN, *d'un ton contraint.*

Ah! j'éprouve, Merval....

MERVAL.

Et moi, je suis ravi
De te revoir, après une si longue absence.

MONTGÉRAN, *toujours un peu froid.*

Vois aussi le plaisir que me fait ta présence.
Je ne m'attendais pas....

MERVAL, *à part.*

Ah! quel accueil glacé.

(*Haut.*)

Je craignais pour te voir de m'être trop pressé,
Je te trouve habillé.

MONTGÉRAN.

C'est pour une visite.

MERVAL.

Tu les fais bien matin.

MONTGÉRAN.

Je suis à la poursuite
D'une affaire importante, et chez un grand seigneur
J'entre dès qu'il est jour.

MERVAL.

Comment, c'est très-flatteur.
C'est une affaire aussi qui dans Paris m'attire;
Dans un autre moment je viendrai te la dire.

MONTGÉRAN, *à part.*

Je crois la deviner.

MERVAL.

T'aurais-je interrompu?
Tu travaillais.

MONTGÉRAN.

Mais non.

MERVAL.

Tu n'es pas attendu?

MONTGÉRAN.

Mais non, je....

MERVAL, *finement.*

Sur tes traits j'aperçois quelque chose.

MONTGÉRAN.

Oui, tu vois l'embarras d'un auteur qui compose,
Pour une grande Dame on veut une chanson....

MERVAL.

Eh! tant mieux! mon ami : les enfans d'Apollon,
S'écartant par plaisir de la foule importune,
Dédaignent les faveurs que promet la fortune,
Et libres des chagrins, fils de l'ambition,
A trouver le bonheur font servir la raison.

MONTGÉRAN.

Je l'avais oublié, Merval est un poëte.

MERVAL.

Poëte, non; gaîment je fais la chansonnette.

MONTGÉRAN.

Que ne puis-je la faire! oh, c'est un art charmant!
Qui, chez les Grands, vous place assez adroitement.
Les louer sans motif est assez en usage,
Et le plus mince auteur connaît cet avantage:
Le plus faible couplet très-loin peut le porter
Lorsque selon le temps il le sait ajuster.
Tes vers seraient-ils bons?

MERVAL.

Mais ils ont la mesure,
Et m'amusent autant que les vers du Mercure;
Quand à table j'entonne un bachique refrein,
Il est par mes amis jugé comme mon vin,
Excellent.

MONTGÉRAN, *avec joie.*

C'est très-bien, je t'ai dit qu'une Dame
Voulait pour une fête....

MERVAL.

Oh ! de toute mon ame.

MONTGÉRAN.

Mais il faut avec elle être très-circonspect.

MERVAL, *sérieusement.*

Mes vers vont l'assurer de ton profond respect.

MONTGÉRAN.

Tu ris ?

MERVAL.

Eh non, vraiment; mais avec révérence
Ne puis-je de son cœur révéler l'excellence.

MONTGÉRAN.

Ah! parle bien plutôt de son rang, de son nom;
Cette Princesse là n'a pas le cœur très-bon.

MERVAL.

Soit; mais après avoir parlé de sa noblesse,
Je puis louer au moins sa beauté, sa jeunesse.
A nos yeux elle aura la fraîcheur du printemps.

MONTGÉRAN.

Es-tu fou, mon ami ? mais elle a cinquante ans.

MERVAL.

De ses chastes vertus, au moins....

MONTGÉRAN.

Miséricorde !
Ah! ne t'avise pas de toucher cette corde;
Elle aima trop souvent; de ses galans excès
La chronique du monde a rempli ses feuillets.

MERVAL.

Si de chanter ta Dame il est si difficile,
J'en veux laisser l'honneur à quelque auteur habile.

Parlons plutôt de nous. Depuis quinze ans amis,
Séparés si long-temps, mais enfin réunis,
Montgéran, nos deux cœurs nont-ils rien à se dire?

MONTGÉRAN, *un peu embarrassé.*

L'amitié sur le mien a toujours même empire :
Mais de ton arrivée on peut être surpris,
Je ne m'attendais pas à te voir à Paris.
Tu ne m'as point marqué dans ta dernière lettre
Ce voyage si prompt.

MERVAL, *finement.*

Je n'ai pu le remettre.
Une affaire très-grave a causé mon départ ;
Et je risquais beaucoup en arrivant trop tard.

MONTGÉRAN, *à part.*

Il connaît mes projets.

MERVAL, *toujours finement.*

Peut-être ma présence
Saura-t-elle influer.... j'en conçois l'espérance.

MONTGÉRAN, *encore plus embarrassé.*

J'en suis content pour toi.

MERVAL, *à part*

Je vois son embarras.
De l'hymen d'Amélie, oh, ne lui parlons pas ;
Il rougirait....

MONTGÉRAN, *d'un ton timide.*

Quel est l'objet de ton voyage?

MERVAL, *à part*

Feignons, puisqu'il le faut. (*haut*) Je viens pour un ouvrage
Que je croyais utile, et dont je suis l'auteur.

MONTGÉRAN, *respirant.*

Il aura, j'en suis sûr, un succès très-flatteur.
Ce n'est pas un essai; déjà la voix publique
Prône dans tes écrits un cœur patriotique :
On y voit l'écrivain animé du désir
D'honorer son pays.

MERVAL.

Surtout de le servir;
Mais cette fois, peut-être emporté par mon zèle,
A de prudentes lois je me montre infidèle ;
J'accuse avec raison même l'autorité,
Aux regards d'un bon roi j'offre la vérité,
Je prouve qu'on surprit sa royale justice,
Et qu'on l'a su tromper en usant d'artifice. . . .
Mais tel écrit souvent utile et courageux
Par sa publicité devient très-dangereux,
Le mien est de ce nombre. Un ami véritable
M'a fait voir à quel point je me rendais coupable;
Éclairé sur mes torts, j'accours vite à Paris,
Aux mains de l'imprimeur j'arrache mes écrits :
Quelques momens plus tard il les faisait connaître.
Grace à mon dévouement ils ne pourront paraître;
Car ce matin, sans bruit, mais non pas sans regret,
La flamme a consumé cet ouvrage indiscret.
Il ne reste plus rien que ce seul exemplaire
Que j'ai sauvé du feu par pitié pour son père.

MONTGÉRAN.

A lire un tel ouvrage on aurait du plaisir.
Puis-je l'avoir?

MERVAL, *embarrassé.*

Mais tu?....

MONTGÉRAN, *piqué.*

Laissons-là mon désir,
J'ai tort de t'avoir fait une telle demande.

MERVAL, *lui donnant le livre.*

Je ne refuse rien quand l'amitié commande;
Mais songe quel danger peut me faire courir
Cet imprudent écrit que je n'osais t'offrir.
Apprends qu'il compromet le bonheur de ma vie;
Ce n'est qu'à son ami que Merval le confie :
S'il sortait de tes mains, ah! je craindrais beaucoup
Qu'il n'appelât sur moi le plus terrible coup,
Et que ma liberté....

SCÈNE IV.

MONTGÉRAN, AMÉLIE, MERVAL.

AMÉLIE, *à Montgéran.*

Je vous cherchais : ma mère
Veut que sur votre état le docteur nous éclaire;
Et comme il doit partir, à son art, à nos vœux,
Donnez quelques instans.

MONTGÉRAN.

Je me porte bien mieux;
On n'a pas, à la Cour, le tems d'être malade.

AMÉLIE.

Songez que le docteur va suivre en ambassade
Votre ami Dermenon.

MONTGÉRAN, *étonné.*

Comment! il est nommé?

AMÉLIE.

Vous ne le saviez pas?

MERVAL, *souriant.*

Est-on bien informé?

AMÉLIE.

Le docteur me l'a dit.

MONTGÉRAN, *avec colère.*

Obtenir cette grace!
Allons, encore un homme au-dessous de sa place.
Je lui conseille fort de prendre pour appui,
Un secrétaire adroit qui travaille pour lui.

MERVAL, *malignement.*

Mais tu parais souffrir?

MONTGÉRAN.

Oui, ma douleur augmente.....
Qu'un homme à grand talent, sans cesse se tourmente
Pour arriver au but; un protecteur titré
A l'obscur ignorant fait franchir le degré.
Et qui ne sait, d'ailleurs, quel est le caractère
De ce bon Dermenon? Faux, sous un air sincère,
Il est l'ami constant du ministre en faveur;
Que le ministre tombe, il court au successeur,
Endosse sa livrée; et fort sous sa bannière,
Au puissant qui n'est plus, il déclare la guerre.
Voilà comme on parvient..... C'est mon ami de cœur;
Mais pourquoi le choisir pour être ambassadeur?

MERVAL.

Ah! si l'on eût choisi....

AMÉLIE.

Mais de grâce, mon frère,
Oubliez l'ambassade.

MONTGÉRAN.

Oui, c'est très-bien, ma chère.
Vous ne voyez donc pas qu'avec de pareils choix,
Le plus mince écolier peut prétendre aux emplois.

MERVAL.

Mais pourquoi te fâcher?

MONTGÉRAN.

Oui, morbleu! je me fâche
Quand je vois qu'on appelle à cette noble tâche,
L'homme médiocre.... (*Il fait un cri.*) Ah!

MERVAL.

Tu te plains, Montgéran.

MONTGÉRAN.

Ce n'est rien; quelquefois cette douleur me prend.
(*Il s'assied, et pose sur la table la brochure que Merval lui a remise, et qui se trouve couverte de son mouchoir.*)

AMÉLIE.

Je l'ai dit au docteur.

MONTGÉRAN.

A tort, on s'inquiète.

AMÉLIE.

Pourtant il vous condamne à huit jours de retraite.

MONTGÉRAN.

Il faudra bien rester.

MERVAL.

Nous rendrons tous les deux,

Tes momens de retraite un peu moins ennuyeux :
Nos tendres soins....

MONTGÉRAN, *lui tendant la main.*

J'y compte ; oui, Merval, toujours m'aime.

MERVAL.

Ah! Montgéran, bientôt je te verrai le même.

SCÈNE V.

MONTGÉRAN, AMÉLIE, MERVAL, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

Madame la comtesse.

MONTGÉRAN.

Elle arrive à propos,
Et je cours au devant.

AMÉLIE, *l'empêchant de se lever.*

Demeurez en repos :
Pourquoi vous fatiguer? elle est trop votre amie
Pour mettre quelque prix à la cérémonie ;
Restez dans ce fauteuil.

MONTGÉRAN.

Je suivrai tes avis :
Je souffre beaucoup moins lorsque je suis assis.
Tu vas voir, cher Merval, une femme très-belle,
Et surtout d'un esprit....

MERVAL.

Oui ; l'on m'a parlé d'elle ;

Sa maison est, dit-on, un séjour enchanté.

MONTGÉRAN.

Ah! c'est le rendez-vous des gens de qualité.

SCENE VI.

MONTGÉRAN, LA COMTESSE, AMÉLIE, MERVAL.

LA COMTESSE.

Messieurs, je vous salue... Eh! bonjour, Amélie,
Mais je vous trouve encore aujourd'hui plus jolie.

AMÉLIE, *montrant Montgéran.*

Excusez si mon frère...

LA COMTESSE.

Eh! qu'a-t-il donc? bon Dieu!

MERVAL.

Il est pris par la goutte.

MONTGÉRAN.

Oh! non; je souffre un peu.

LA COMTESSE.

Cela me fait vraiment une peine infinie.
Je viendrai, Montgéran, vous tenir compagnie.
(*Elle se met à rire.*)
Cependant, malgré moi, je ris en vous voyant;
Vous, qu'on trouve en tous lieux et qu'on trouve courant;
Je vous surprends enfin tout-à-fait immobile,
Et gravement assis.

AMÉLIE.

Ce repos est utile.

MERVAL.

La goutte assez souvent rend à la gravité,
Et détruit les projets nés de la vanité.

LA COMTESSE.

Ce que dit là Monsieur est d'un vrai philosophe.
(*En riant et à part.*)
Ma foi, s'il ne l'est pas, il en a bien l'étoffe.
(*A Montgéran.*)
Dites, quel est Monsieur?

MONTGÉRAN.

C'est mon meilleur ami.

LA COMTESSE.

Quoi, votre ami! je veux qu'il soit le mien aussi.

MONTGÉRAN.

C'est un homme connu par un très-grand mérite...

MERVAL.

Cesse...

LA COMTESSE.

Monsieur, j'attends de vous une visite;
Montgéran voudra bien, chez moi, vous présenter.

MERVAL.

Je suis reconnaissant.

MONTGÉRAN.

Ah! tu dois accepter.

MERVAL.

Je ne vous promets rien; je suis un peu sauvage.

LA COMTESSE.

De vous avoir chez moi, j'obtiendrai l'avantage;
Pas plus tard que demain, ensemble nous dînons.

AMÉLIE, *bas à Merval.*

Vous n'échapperez pas à ses séductions.

MERVAL, *bas.*

Vous me connaissez mal.

LA COMTESSE.

Eh! mais, par aventure,
Je vous régalerai le soir d'une lecture.
Le jeune de Lussan, (c'est un petit auteur,
Qui, de me consulter, implore la faveur)
Parce qu'il fit chez moi son plan de comédie,
Et que je lui donnai quelques traits de génie,
Bonnement il se croit obligé d'ennuyer
Tous les honnêtes gens que je voudrai prier;
Mais à quelques amis j'ai borné cette peine,
Et j'en réunirai peut-être une trentaine.
(*A Montgéran.*)
Vous y verrez d'abord le vieux baron d'Arvois,
Qui, pour vivre à la Cour, vient de vendre ses bois;
Son fils le conseiller, qui doit être un grand homme,
Et qui sait son blason comme un savant sait Rome;
Puis, deux longues ladys, dont le maintien sans goût
N'amuse point Paris, qui s'amuse de tout;
Enfin, tous vieux amis dont j'ai la confiance,
De qui, depuis six mois, j'ai fait la connaissance.

MERVAL.

Vous me promettez là, Madame, un grand plaisir;
Mais, en dépit de moi, je ne puis en jouir.
Quoique tous vos amis soient d'une date ancienne,
J'en compte de plus vieux qu'il faut que j'entretienne.

Je fais beaucoup de cas d'une réunion
Où l'on sait, par l'esprit, égayer la raison,
Où quelque jeune auteur, essayant son ouvrage,
Vient, des vrais connaisseurs, moissonner le suffrage,
Et, tout fier des succès conquis dans un salon,
Se donner de lui-même un rang sur l'Hélicon.
Mais il est des devoirs auxquels on sacrifie :
A mon ami souffrant, je tiendrai compagnie.
Je ne sortirai pas. Oui, je dois à mon cœur
De partager les soins de son aimable sœur.

LA COMTESSE.

Ah! ce discours, Monsieur, sent bien la rhétorique;
Mais à propos de quoi, toucher le pathétique?
Vous aurais-je prié sans prier votre ami?

AMÉLIE.

Il ne peut accepter. Le docteur sort d'ici,
Et condamne mon frère à huit jours de retraite.

LA COMTESSE.

Vous souffrez donc beaucoup?

MONTGÉRAN.

Oui; cela m'inquiète.

LA COMTESSE.

C'est bien contrariant; je venais vous chercher.

MONTGÉRAN.

Non, sans douleur vraiment, je ne saurais marcher.

LA COMTESSE.

Faut-il qu'un contre-temps aujourd'hui nous arrête?
Le duc, de vous avoir, se faisait une fête;
Nous avions arrangé ce dîné tous les deux.

MONTGÉRAN.

Le duc! il se pourrait....

AMÉLIE.

Il va se porter mieux.

LA COMTESSE.

Non, non; une autre fois vous verrez son Altesse.

MERVAL, *à part.*

L'orgueil l'emportera sur le mal qui le presse.

MONTGÉRAN, *se levant.*

Cet instant de repos me fait le plus grand bien,
Et si je souffre encor, ce n'est presque plus rien.
Tenez, regardez-moi, voyez ma contenance,
Sur mes traits maintenant, on lit peu la souffrance;
Et, puisque Monseigneur veut bien songer à moi,
J'accepte avec transport l'honneur que je reçoi.

AMÉLIE.

Songez que le docteur....

MONTGÉRAN.

Le docteur n'y voit goutte.
Je serais bien portant...

AMÉLIE.

Sans votre accès de goutte.

MONTGÉRAN.

J'en ai pris mon parti, rien ne peut m'arrêter.

LA COMTESSE.

Oh! j'ai fait tout au moins pour le faire rester.

MERVAL, *ironiquement.*

Nous l'avons vu, Madame.

LA COMTESSE, *à Amélie.*

Allons, adieu, ma chère.

MONTGÉRAN.

Toi, Merval, tu tiendras compagnie à ma mère.

LA COMTESSE, *à part.*

Merval!.., Eh! mais ce nom?...

MERVAL.

Des devoirs d'un bon fils
Je saurai m'acquitter ; j'en connais tout le prix.
Oui, je me trouve heureux, quand le plaisir t'appelle,
De seconder ta sœur, de partager son zèle ;
Mais sans perdre l'espoir que, libre de tes Grands,
Tu pourras à l'ami, donner quelques instans.

(Il sort avec Amélie.)

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, MONTGÉRAN.

LA COMTESSE.

Dites-moi, Montgéran, ce Monsieur si sévère,
Dont l'air est agréable et la parole amère,
Se nomme donc Merval?

MONTGÉRAN.

Il n'a pas d'autre nom.

LA COMTESSE.

A-t-il d'un écrivain la réputation?

MONTGÉRAN.

Oui; même ses écrits font honneur à la France.

LA COMTESSE.

Et n'en est-il pas un qui traite de finance?

MONTGÉRAN.

Oui; le dernier surtout, par son utilité,
A plu fort au public, même à l'autorité.

LA COMTESSE.

Plus de doute, c'est lui!

MONTGÉRAN.

D'où pouvez-vous connaître?...

LA COMTESSE.

Dans le Conseil-d'État vous l'allez voir paraître.

MONTGÉRAN.

Bon!

LA COMTESSE.

C'est la vérité; le Roi, dans tous les rangs,
Se plaît, vous le savez, à chercher les talens.

MONTGÉRAN.

Je sais qu'il les honore.

LA COMTESSE.

Et qu'il les récompense.

MONTGÉRAN.

C'est d'un Prince éclairé la première science.

LA COMTESSE.

Pour la place vacante, on désigne Merval:
Il détruit votre espoir s'il est votre rival.

MONTGÉRAN.

Qui vous a dit cela?

LA COMTESSE.

C'est le ministre même,
Qui prend à vos succès un intérêt extrême.
Il m'a dit ce matin, qu'il est désespérant
Que l'on vous ait donné Merval pour concurrent;

Que, sans cet homme-là, graces à la Princesse,
Qui me montre toujours la plus vive tendresse,
Vous arriviez d'emblée à ce poste d'éclat,
Qui devient de mes soins le noble résultat.

MONTGÉRAN.

Non; je ne reviens pas encore de ma surprise :
Merval ambitieux.... ah! c'est une méprise;
Lui qui, toujours jaloux de sa tranquillité,
Ne sortit qu'à regret de son obscurité.

LA COMTESSE, *souriant.*

Il en sort sur l'avis d'un ami plein de zèle,
Qui, d'un superbe espoir, lui donne la nouvelle.

MONTGÉRAN.

Non, non; c'est un écrit qu'il croit trop dangereux,
Qu'il a voulu soustraire au public curieux.

LA COMTESSE, *étonnée.*

Quel écrit, Montgéran, et que voulez-vous dire?

MONTGÉRAN.

Oui; cet écrit connu pouvait beaucoup lui nuire;
Des abus il se fait trop grand réformateur,
Et l'on eût pu fort bien en rechercher l'auteur.

LA COMTESSE.

Bah! c'est un conte adroit qu'il a voulu vous faire.

MONTGÉRAN.

Mais de cette brochure il reste un exemplaire.

LA COMTESSE, *vivement.*

Ce secret exemplaire, il vous l'a confié?

MONTGÉRAN.

Il pouvait le livrer à ma tendre amitié.

LA COMTESSE.

Je loue avec plaisir d'abord sa confiance,
Qu'un autre appellerait peut-être une imprudence :
Car c'est être étourdi que livrer un secret,
Qui, s'il était public, sans retour le perdrait.

MONTGÉRAN.

Mais avec son ami, Merval n'a rien à craindre.

LA COMTESSE.

Si vous en abusiez, aurait-il à s'en plaindre?

MONTGÉRAN.

Il est depuis long-temps sûr de ma probité.

LA COMTESSE.

Etes-vous bien certain, vous, de sa loyauté?

MONTGÉRAN.

Il est franc, généreux; tel est son caractère.

LA COMTESSE.

Cependant, tout exprès il a quitté sa terre,
Pour venir sourdement briguer le seul emploi
Que vous deviez tenir de mes amis, de moi.

MONTGÉRAN.

Merval n'y prétend pas, c'est moi qui vous l'assure,
C'est un vrai philosophe, ami de la nature.

LA COMTESSE.

Ah! combien j'ai connu de ces amis bénins
Qui marchent à leur but en rusés patelins.
Celui-ci dit tout haut, qu'il méprise les places;
Et se tient à l'affût des honneurs et des graces :
Sous un aspect riant il cache à tous les yeux
Le cœur aride et froid d'un perfide envieux :

Il vous presse les mains, proteste de son zèle,
Vous promet de courir pour la place nouvelle ;
Il veut savoir le nom de votre protecteur,
Pour l'aider du crédit d'un très-puissant Seigneur.
A l'entendre, il saura remuer ciel et terre....
Vous cédez à son zèle, et l'ami débonnaire,
Maître de vos secrets, et sûr d'un grand appui,
Sollicite la place et l'obtient.... mais pour lui.

MONTGÉRAN.

C'est outrager Merval que le croire capable....

LA COMTESSE.

Bah ! qui sait parvenir cesse d'être coupable.
Oui, quand on réussit tout moyen est très-bon.

MONTGÉRAN.

Doit-on sacrifier à son ambition
L'honneur et ses amis ?

LA COMTESSE.

Pour un homme du monde
Vous connaissez bien peu sur quoi l'honneur se fonde.
Je ne suis qu'une femme, et je n'observe pas ;
Mais j'ai toujours trouvé que dans tous les états,
Celui que le hasard ou très-souvent l'adresse
A conduit aux honneurs que donne la richesse,
Aussitôt qu'à son but on le voit arrivé,
On ne s'informe pas comme il s'est élevé :
Il n'en obtient pas moins les précieux hommages
Des hommes réunis.... et même des plus sages.
Chacun est optimiste et dit à cœur ouvert :
« Voyons celui qui gagne et non celui qui perd. »

Vous aimez votre ami ; penchant fort estimable !
On n'a point à la Cour de sentiment semblable.
On pense plus à soi : je sais vingt courtisans,
Et tous très-renommés comme d'aimables gens,
Qui croiraient se donner le plus sot ridicule
S'ils ne culbutaient pas leur ami sans scrupule.
À votre place enfin, si l'un d'eux se trouvait,
Le Ministre déjà saurait votre secret ;
Et notre philosophe, ami de la nature,
Irait chanter ses bois, ses ruisseaux, leur murmure,
Quand l'adroit courtisan, toujours homme d'honneur,
Jouirait des respects qu'on rend à la faveur.

MONTGÉRAN.

Ne vous attendez pas, Madame, à me séduire ;

LA COMTESSE.

Mais je n'y pense pas; seulement je veux lire....

MONTGÉRAN.

Je m'en garderai bien.

LA COMTESSE.

Il ne m'est pas permis
D'admirer l'écrivain, modèle des amis ?

MONTGÉRAN.

Cet écrit confié....

LA COMTESSE.

Je l'aurai, je vous jure.

MONTGÉRAN.

Jamais.

LA COMTESSE. (*Elle jette les yeux sur la table, s'en approche doucement pour voir le titre d'une brochure qu'elle y aperçoit; au mouvement que*

fait Montgéran pour l'empêcher de la prendre, elle s'en empare vivement.

Que vois-je là ! cette mince brochure....

MONTGÉRAN.

Comtesse !....

LA COMTESSE, *prenant la brochure qui est sur la table.*

C'est cela ! malgré votre dépit
De votre ami Merval je jugerai l'esprit.

MONTGÉRAN.

Non, rendez-moi... j'entends Merval ; dieu, c'est lui-même.

LA COMTESSE.

Mais ne craignez donc pas.

MONTGÉRAN.

Dans mon dépit extrême.....

LA COMTESSE.

Vous êtes un enfant.

MONTGÉRAN.

Madame, je le veux.

LA COMTESSE.

Mais ensemble, ce soir, nous le lirons tous deux.

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, MONTGÉRAN, MERVAL.
(*Elle cache avec adresse la petite brochure sous son schall.*)

MERVAL.

Je te croyais déjà rendu chez ton Altesse.

MONTGÉRAN.

Mais bientôt nous irons.

LA COMTESSE.

L'heure en effet nous presse,
Venez....

MERVAL.

Puisque tu veux nous laisser seuls ici,
Moi, ta mère et ta sœur, nous sortirons aussi :
Nous partons tous les trois pour un joli village ;
Et là, nous dînerons sous un épais feuillage.
Je veux te remplacer, comme toi complaisant,
Tes parens oublieront que tu n'es pas présent.

MONTGÉRAN, *à part.*

C'est un reproche amer !

LA COMTESSE, *avec ironie.*

La campagne fleurie
A beaucoup de pouvoir sur votre ame attendrie,
N'est-il pas vrai, Monsieur ? votre air sentimental,
Et dans tous vos discours ce ton patriarchal,
M'annoncent qu'ennemi de toute inquiétude,
Vous préférez au bruit vos jardins et l'étude.
Vous savez que des Rois, dédaignant la faveur,
C'est près de ses brebis qu'on trouve le bonheur.
De tous vos biens, Monsieur, jouissez sans partage :
La campagne et la paix sont les trésors du sage.

MERVAL.

En vain, vous prétendez me railler sur mes goûts,
Ils sont simples et purs ; je conviens avec vous,
Qu'au bruit de vos cités, qu'au monde je préfère
Dans le sein des forêts quelqu'abri solitaire.

Je suis certain au moins d'échapper aux ingrats
A ces indifférens qu'on trouve à chaque pas,
A ces ambitieux, dont l'ame enorgueillie
Par un sentiment doux se croirait avilie;
Aux dames du bon ton, dont les airs étourdis
Nous cachent un cœur froid et des projets hardis;
Enfin à ces oisifs dont la Cour se compose,
Et qui font tout et rien pour être quelque chose.

LA COMTESSE, *à Montgéran.*

L'épigramme est champêtre.

MONTGÉRAN, *à part*

Elle a blessé mon cœur,
Sortons.

MERVAL.

Mais mon ami....

MONTGÉRAN, *sortant avec la Comtesse.*

Je suis ton serviteur.

SCENE IX.

MERVAL, *seul.*

Ah! quel brusque départ.... Sous son adroit manège,
La Comtesse sait bien que j'entrevois un piège;
Il faut le découvrir, et nous pourrons après
Éclairer mon ami sur ses vrais intérêts.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

PICARD, *seul.*

Quoi! toujours en colère.... il est fou, que je meure!
Par ma foi chez les Ducs on dîne de bonne heure.
A mon maître qui rentre, en zélé serviteur
J'offre ce que tantôt ordonna le docteur;
Son courroux....

SCÈNE II.

PICARD, LAFLEUR, *arrivant avec une bouteille et un verre.*

PICARD.

Où vas-tu porter ce vieux Madère?

LAFLEUR.

(*en riant.*)
Pour un dîné, crois-tu que ce soit trop d'un verre?

PICARD.

Mon maître n'aurait pas?....

LAFLEUR.

Il est resté tantôt
Près d'ici, comme on dit, à croquer le marmot.

(*Il se tourne vers la porte.*)

Son cocher m'a tout dit.... Madame la Comtesse!
(*à part.*)
Il faut que je lui parle. (*haut*) Avec un peu d'adresse
On peut la disposer... oui, prends vîte ce vin,
Cours l'offrir à Monsieur. (*à part*) Je serai seul enfin.

PICARD.

Volontiers. De long-temps je n'oublierai l'histoire.
Tâchons de n'en pas rire en lui versant à boire.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

LAFLEUR *seul, avec importance.*

C'est très-adroitement écarter un valet :
Mais si d'être intendant je nourris le projet,
Il me faut avec art flatter ma protectrice,
Je puis aller très-loin si l'on me rend justice.

SCÈNE IV.

LAFLEUR, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Ah! Lafleur! votre maître est sans doute rentré.

LAFLEUR.

Il rentre, et de douleur il a le cœur navré.

LA COMTESSE.

Hein !

LAFLEUR.

Son amour ira jusqu'à l'extravagance.

LA COMTESSE.

Comment donc?

LAFLEUR.

J'ai l'honneur d'avoir sa confiance.

LA COMTESSE.

Il vous parle de moi?

LAFLEUR.

Le jour comme la nuit.
Hélas ! si vous saviez, Madame, ce qu'il dit :
Cher Lafleur, conviens donc que l'aimable Comtesse
Unit à la beauté la grace enchanteresse....
Madame, qui pourrait ne pas en convenir?

LA COMTESSE, *à part.*

Ce sot veut me flatter afin de parvenir.

LAFLEUR.

Il me disait encore....

LA COMTESSE.

Il n'a pu rien vous dire,
Que de vous taire. Allez, Lafleur, qu'on se retire;
Où plutôt annoncez que je suis dans ces lieux.

LAFLEUR, *à part.*

Il faut qu'une autre fois je m'y prenne un peu mieux.
(*Il sort.*)

SCÈNE V.

LA COMTESSE, *seule.*

Je vais voir Montgéran; il doit être en colère.
Que j'ai peine à guider cet ardent caractère :
L'ambition le brûle, et pourtant il n'a pas
Cette audace qui fait avancer à grands pas.
Jamais il ne saura profiter d'une chance,
Éloigner d'un rival la sourde concurrence....

Je sais qu'agir ainsi pour de certaines gens,
Remplis de préjugés et de grands sentimens,
Paraît un crime affreux, et pourtant ma méthode
A la Ville, à la Cour, est tout-à-fait de mode.
En écartant Merval je sers mes intérêts,
Puisque c'est à l'hymen à payer mes succès.

SCÈNE VI.

MONTGÉRAN, LA COMTESSE.

LA COMTESSE

Q'avez-vous, mon ami? qu'est-ce donc qui vous trouble?

MONTGÉRAN.

Mais....

LA COMTESSE.

Je reviens vers vous, et votre humeur redouble,
Ingrat; de cet air là je devrais vous punir;
Mais j'ai le cœur trop bon. Voulez-vous bien venir
Implorer à mes pieds....

MONTGÉRAN, *avec humeur.*

Eh, laissez-moi, de grace,
Car je suis d'une humeur....

LA COMTESSE.

D'une humeur qui me lasse.
Que vous ai-je donc fait pour me traiter ainsi?

MONTGÉRAN.

Vous me le demandez.... je suis tranquille ici;
On vient, et l'on m'invite à me trouver à table
Avec des gens titrés, chez un seigneur aimable,
Je me montre jaloux d'un aussi grand honneur.
A me rendre chez lui je contrains la douleur,

Je vous suis; mais chez vous, vous me forcez d'attendre:
Après quelques instans vous devez m'y reprendre,
J'attends : mais fatigué d'un retard éternel
Je me lève en fureur et je rentre à l'hôtel.

LA COMTESSE.

Quoi! vous n'avez pas su qu'une importante affaire?...

MONTGÉRAN.

Comment l'aurrais-je su ?

LA COMTESSE

Mais par mon émissaire.
Il ne vous a pas dit que si je vous quittais....
Le ministre a voulu....

MONTGÉRAN.

Quoi! le ministre.... après?

LA COMTESSE.

Il me prend un désir, c'est celui de vous taire,
Ce qu'en votre faveur l'amitié vient de faire.

MONTGÉRAN.

Quoi donc?

LA COMTESSE.

Je vous dirai qu'en vous quittant d'abord,
Je suis allé trouver le ministre Melfort.

MONTGÉRAN.

Pourquoi prendre ce temps?

LA COMTESSE.

Il était convenable.
Je voulais lui parler.... il se mettait à table.
Moi, je veux m'éloigner; mais lui sans compliment
Me retient à dîner pour causer un moment.

MONTGÉRAN.

Pour causer ?....

LA COMTESSE.

Oui, de vous... après avoir pris place
On parle de la Cour, de faveur, de disgrace;
Suivant l'ordre établi des conversations,
On fait et l'on refait les réputations :
Chacun porte à son choix tel homme au ministère,
Et tel autre, est dit-on, exilé dans sa terre;
Mais on quitte bientôt tous ces grands intérêts
Pour parler du théâtre et d'un nouveau succès.
Sur nos pauvres auteurs épuisant la satyre,
Ils sont jugés.... avant qu'on ait daigné les lire.
Je dis mon sentiment sur tous nos beaux esprits.
Moi, qu'on sait au courant des modernes écrits,
En parlant de pamphlets, de ces malins ouvrages
Dont chacun en secret veut parcourir les pages,
Je ne sais quel hasard favorable ou fatal,
Fait trouver dans mes mains le livre de Merval.

MONTGÉRAN.

Oh ciel! qu'avez-vous fait ?

LA COMTESSE.

Le ministre s'étonne
Du titre de l'écrit, sur lequel on raisonne;
Il le prend malgré moi, le parcourt aussitôt,
Il fronce le sourcil, sourit à certain mot;
Puis pressé par le temps de quitter sa demeure.
Il demande un rapport qu'il aura dans une heure;
Mais j'ai lu dans ses traits que sans bruit, sans éclat,
Nous pourrions voir sauter le Conseiller-d'État.

MONTGÉRAN.

Quoi, vous avez osé, sans égard pour moi-même,
Compromettre, accuser le seul homme que j'aime :
Quelle horreur !

LA COMTESSE.

Oh! cessez, ce ton trop singulier....

MONTGÉRAN.

Sachez !....

LA COMTESSE.

Prétendez-vous, Monsieur, m'injurier....

MONTGÉRAN.

Eh ! puis-je de sang froid vous entendre, Madame,
Vous applaudir ici du succès d'une trame ?....

LA COMTESSE.

Connais-je ce Merval, est-il de mes amis ?
Et de vous préférer ne m'est-il pas permis ?

MONTGÉRAN.

Non, non, pour me servir vous me rendez coupable.

LA COMTESSE.

Bon ! si j'ai réussi, c'est un tour admirable.

MONTGÉRAN.

De tout cela, bon Dieu ! que résultera-t-il ?

LA COMTESSE.

Qu'il reverra ses champs, que grace à cet exil,
Il ne reviendra plus par une sourde intrigue
Me disputer l'emploi que pour vous seul je brigue.

MONTGÉRAN.

Ne peut-on m'obliger sans me faire rougir ?

LA COMTESSE.

Devez-vous succomber quand je puis vous servir ?

MONTGÉRAN.

Je ne veux rien devoir à l'adresse perfide
Qui me rend criminel en se faisant mon guide.

LA COMTESSE.

Vous feignez le courroux, et tout bas votre cœur
S'applaudit d'un succès....

MONTGÉRAN.

Qui me coûte l'honneur.
Détrompez-vous, Madame ; oui, mon ame enivrée
Recherche avec ardeur la place désirée
Où mes talens, mon nom me donnent quelques droits ;
Mais si pour parvenir au but que j'entrevois,
On m'eût dit qu'il fallait par une perfidie
Trahir le vieil ami qui dans moi se confie :
J'aurais, toujours jaloux de conserver ma foi,
Repoussé le secours qui me porte à l'emploi.

LA COMTESSE.

Quoi ! vous osez, Monsieur, me parler de la sorte,
Pour prix de l'intérêt qu'à tout mon cœur vous porte ;
Vous payez par l'outrage un service important,
Qui va vous élever au rang le plus brillant.
Si l'on vous considère aujourd'hui dans le monde,
Si sur de grands appuis votre crédit se fonde
A qui le devez-vous ? et lorsque je crois voir
Le moyen assuré de combler votre espoir,
Lorsque pour vous servir j'ose tout me permettre,
Quand je romps un obstacle, et sans vous compromettre,
Vous venez me citer des titres d'amitié
Qui sont bons pour les sots, et qui me font pitié.

MONTGÉRAN, *embarrassé.*

Madame!....

LA COMTESSE.

Terminons un débat qui m'offense.
Je veux bien, comme vous, agir avec prudence;
Et dès que votre ami vous tient si fort au cœur,
De la place vacante, il sera possesseur.
(*Appuyant.*)
Le Ministre, pour vous, me l'a pourtant promise;
A vous en avertir, déjà l'on m'autorise :
Même il m'a fait sentir que votre nouveau rang
N'était qu'un premier pas vers l'emploi le plus grand;
Que bientôt de l'État, nommé sous-secrétaire,
Vous pourriez bien un jour, saisir le Ministère.
Mais puisque vous montrez des sentimens si beaux;
Puisque des vrais amis, vous êtes le héros :
Je ne veux pas, Monsieur, vous enlever la gloire
D'être cité comme eux, de briller dans l'histoire.
Héritant de vos droits, grâces à mon soutien,
Merval aura la place, et vous n'obtiendrez rien.

MONTGÉRAN.

Vous avez droit, sans doute, à ma reconnaissance,
Mais le sort a trompé vingt fois notre espérance.

LA COMTESSE.

Oh! je puis, cette fois, garantir le succès.

MONTGÉRAN, *avec curiosité.*

Et cet espoir est donc appuyé sur des faits?

LA COMTESSE.

Ce n'est point un espoir, c'est une certitude.

MONTGÉRAN.

Un Ministre promet souvent..... par habitude.

LA COMTESSE.

On peut compter sur lui, lorsque ses intérêts
Le portent à servir.

MONTGÉRAN.

Vous m'étonnez ; après ?....
Quel si grand intérêt en ma faveur le presse ?

LA COMTESSE.

On veut moins vous servir qu'obliger la Princesse.

MONTGÉRAN, *souriant.*

En effet, c'est pour vous qu'elle m'a protégé.

LA COMTESSE.

Elle s'est compromise, et c'est le tort que j'ai,
Mais je vais dès ce jour, m'opposer à son zèle,

MONTGÉRAN, *avec impatience.*

Pourquoi donc, s'il vous plaît, me brouiller avec elle?

LA COMTESSE.

Que vous sert un pouvoir si méprisé de vous?

MONTGÉRAN.

De sa protection, je suis toujours jaloux.

LA COMTESSE.

Il faudra bien pourtant que Monsieur y renonce.

MONTGÉRAN, *avec plus d'impatience.*

Attendez que je puisse au moins faire réponse
Sur un tel objet.

LA COMTESSE.

Non, je vois que j'avais tort
D'agir contre Merval.

MONTGÉRAN, *avec encore plus d'impatience.*

Qui vous presse si fort ?

LA COMTESSE.

Son talent reconnu l'appelle à cette place.

MONTGÉRAN.

N'ai-je pas avant lui, mon droit à cette grace ?

LA COMTESSE.

Dès que vous me blâmez, il doit être perdu.

MONTGÉRAN.

Ce que vous avez fait, devait m'être inconnu.

LA COMTESSE.

J'ai cru vous obliger.

MONTGÉRAN.

Non, vous deviez vous taire.

Merval sera proscrit.

LA COMTESSE.

Exilé dans sa terre,

Tout au plus.

MONTGÉRAN.

Tout au plus.

LA COMTESSE.

Calmez tant de frayeur.

Je peux encor sur lui, rappeler la faveur.

MONTGÉRAN.

Impossible.

LA COMTESSE.

Mais.....

MONTGÉRAN.

Non.

LA COMTESSE.

Le mal.....

MONTGÉRAN.

Est sans remède.

LA COMTESSE.

Pourtant.....

MONTGÉRAN.

Puisqu'il est fait, il faut bien que j'y cède.

LA COMTESSE, *souriant.*

Ah!

MONTGÉRAN.

Mais faites au moins que l'écrit dangereux,
Qui me guide au bonheur, par des moyens affreux,
Revienne dans mes mains.

LA COMTESSE.

Je pourrai vous le rendre.
Oui, vous l'aurez ce soir; eh! mais, je crois entendre...

MONTGÉRAN.

Ce soir, j'aurai l'écrit; ah! je souffre à l'aspect.....

SCÈNE VII.

MONTGÉRAN, LA COMTESSE, MERVAL, AMÉLIE.

LA COMTESSE.

Avec eux, Montgéran, soyez très-circonspect.
(*Se tournant vers Merval.*)
Eh bien! vous arrivez de votre promenade?

MERVAL, *à Montgéran.*

Ta santé, mon ami?

LA COMTESSE.

Bon, il est tout maussade.
On croirait à lui voir cet air si rembruni,
Qu'il a quelque motif pour nous bouder ainsi :
Point du tout, je sais moi, qu'une heureuse aventure
Va le mettre à la Cour, en très-bonne posture.

MERVAL.

Tant mieux, je le voudrais, (*riant*) mais j'en doute entre nous.

LA COMTESSE, *avec finesse.*

Il y fera, Monsieur, son chemin comme vous.

MERVAL.

Peut-être?

LA COMTESSE, *à Montgéran.*

Qu'ai-je dit? (*Haut.*) Quoi? le sage des sages
Voudrait aussi des Cours, affronter les orages?
Il prendrait un emploi?

MERVAL.

Sans l'avoir demandé,
Si par le Souverain, il était accordé;
L'accepter est devoir : oui, vingt ans de la vie
Nous devons nos talens au Prince, à la Patrie.

LA COMTESSE.

Montgéran pense ainsi.

MONTGÉRAN, *à Amélie, comme cherchant à interrompre.*

Ma mère est de retour?
Elle s'est amusée?

AMÉLIE.

Oh, beaucoup; un beau jour,

Mes soins et de Merval l'obligeance empressée
Ont ramené ma mère à sa gaîté passée.
Si l'on nous a servi des mets peu délicats
Nous avons bien plus ri qu'au superbe repas
Qui, chez un grand seigneur, est devenu le vôtre.
Allez, votre dîné ne valait pas le nôtre.

LA COMTESSE, *riant.*

Franchement, je le crois.... mais je veux aller voir
Cette bonne maman qui m'aura tout le soir.
Près d'elle je me crois vraiment de la famille.
Je serai votre sœur et sa seconde fille.
(*Montrant Merval.*)
Il n'est que ce méchant ami de la maison
Qui me boude toujours; mais j'en aurai raison.
Je séduirai l'ingrat, je veux aussi qu'il m'aime.
(*Elle sort avec Amélie.*)

SCÈNE VIII.

MERVAL, MONTGÉRAN.

MERVAL.

Ah! de cette amitié ma surprise est extrême :
Je ne la connais pas, pourtant il serait bon
Que de ses chers amis on sût au moins le nom.

MONTGÉRAN.

Bien loin de la traiter avec cette ironie,
Souhaite bien plutôt de l'avoir pour amie.

MERVAL.

Ah! l'on n'a des amis que parmi ses égaux;
Je ne prends pas les miens à des degrés si hauts.

Je veux dans l'amitié trouver la confiance,
La vérité, qui n'est que dans l'indépendance :
Il n'est point de lien, pour l'homme bien pensant,
De l'indigent au riche, et du faible au puissant.

MONTGÉRAN.

Voilà de bien grands mots; la cause est si légère...

MERVAL, *souriant.*

Dans mes raisonnemens tu me trouves sévère?

MONTGÉRAN.

La comtesse à tes yeux s'est fait un très-grand tort.

MERVAL.

Je conviens avec toi qu'elle me déplaît fort.

MONTGÉRAN.

C'est bien là, sans motif, prendre les gens en haine.

MERVAL.

Oh! non, de la haïr, je ne prends pas la peine.

MONTGÉRAN.

C'est contre elle un peu trop employer le mépris.

MERVAL.

En la connaissant mieux tu serais moins surpris.

MONTGÉRAN.

Lorsque l'on hait les gens à les voir on renonce.
En rompant tous deux....

MERVAL.

Rompre! et ta bouche prononce
Ce mot qui vient blesser le cœur de ton ami.

MONTGÉRAN.

Pour cesser nos débats, c'est le meilleur parti.
Tu trouves des défauts à la femme que j'aime,
Tu lui lances des traits d'une amertume extrême..

C'est assez, laisse-moi me livrer à mes goûts ;
Je l'aime et je prétends devenir son époux.

MERVAL.

Son époux! je te plains ; tu fais une sottise.

MONTGÉRAN.

Si c'en est une, au moins mon amour l'autorise.

MERVAL.

Non, tu ne l'aimes pas ; mais sa dextérité,
D'un avenir flatteur séduit ta vanité ;
J'ai vu tous ses projets. Cette aimable comtesse,
D'un cœur ambitieux, chatouille la faiblesse.
Par son nom, sa beauté tu lui crois un pouvoir
Auprès du souverain, qu'elle ne peut avoir.
Nous sommes loin des temps où l'on voyait les grâces,
Par intrigue obtenir les faveurs et les places ;
Où certain colonel, nommé dans un boudoir,
A briller dans les cours bornait tout son savoir ;
Où, sans honte, on voyait une maîtresse en titre,
Des intérêts des rois devenir seule arbitre.
Nous savons rendre encor hommage à la beauté,
Mais sans blesser les lois qu'impose l'équité.

MONTGÉRAN.

Mon espoir est donc vain, tu me crois incapable...

MERVAL.

Tu mérites peut-être une place honorable ;
Mais pour y parvenir prends-tu le bon chemin ?

MONTGÉRAN.

Pour monter il faut bien qu'on vous donne la main ;
D'un postulant obscur, quel que soit le mérite,
Ira-t-on le chercher si l'on ne sollicite ?

Agit-on contre l'ordre et contre la raison,
En donnant de l'essor à son ambition?

MERVAL.

La noble ambition est sans doute permise,
Elle tend à la gloire, un tel but l'autorise;
On éprouve son feu dans les rangs les plus bas,
Elle est dans tous les cœurs et de tous les états :
L'artisan fait valoir son active industrie,
Un artiste lui doit les fruits de son génie;
A braver mille morts elle porte un guerrier :
Chacun dans son état veut être le premier,
Je conçois ce désir, il agrandit notre être.
Qui prétend à l'honneur de se faire connaître
Obtiendra des succès bien justement acquis,
Et faisant tout pour soi, fait tout pour son pays.
Mais mendier un rang à force de bassesse,
Pour séduire et tromper se tourmenter sans cesse,
Chercher des protecteurs, les fatiguer de vous,
Éprouver leurs ennuis, essuyer leurs dégouts,
Se courber sous le joug du puissant qu'on méprise,
Ne parler, ne sentir, ne penser qu'à sa guise,
Sur l'esprit qu'il nous montre arranger son esprit,
Et lorsqu'il déraisonne approuver ce qu'il dit;
Pour un cœur bien placé c'est un supplice horrible.
A mes vrais intérêts je suis bien plus sensible :
Par ambition, moi je fuis l'ambition;
Oui, je fuis ce désir de réputation,
Cette soif des honneurs et ce besoin d'entraves,
Qui borne tous nos vœux à l'honneur d'être esclaves,
Qui nous fait employer les plus lâches moyens

Pour décorer un nom, pour augmenter nos biens.
C'est le mérite seul qui fait les nobles races ;
Quand on méprise l'homme, en honorant ses places,
Quand il n'y monte pas par un noble degré,
Honoré de la sorte il est déshonoré.

MONTGÉRAN.

Ce mépris affecté qu'on a pour la fortune,
Pour ceux qu'elle a tirés de la foule commune,
Ne prouve à mes regards qu'un désir du pouvoir ;
On dédaigne toujours ce qu'on ne peut avoir.
Quoi ! ne peut-on s'aider d'une main protectrice,
Sans manquer à l'honneur, sans blesser la justice ?
Mais tel homme souvent n'a dû qu'à la faveur
L'emploi qu'il exerça long-temps avec honneur.
Le talent, trop souvent victime de l'envie,
S'il ne sait demander, court risque qu'on l'oublie ;
Il verra ses rivaux, forts d'un superbe appui,
Pour arriver au but, passer tous devant lui.

MERVAL.

Un semblable triomphe est de peu de durée,
La justice tardive en est plus assurée ;
Le génie a toujours, mais avec loyauté,
Accablé de son poids la médiocrité.
C'est en vain qu'on s'oppose aux grands faits qu'il médite ;
Il ressemble au torrent, l'obstacle qui l'irrite
De ses efforts vaincus n'obtiendra d'autre fruit
Que d'augmenter du fleuve et la force et le bruit.

MONTGÉRAN.

Ai-je dit qu'il fallait ne livrer la carrière
Qu'à certains protégés et qu'à l'homme ordinaire ?

Mais pour n'avoir pas fait des ouvrages cités,
Fuira-t-on les emplois autrement mérités ?
Laissons au hasard seul à gouverner les choses :
Que je sois distingué, peu m'importe les causes ;
J'éprouve, j'en conviens, des désirs envieux,
Quand du siècle présent je compte les heureux.

MERVAL.

Heureux ! et le sont-ils ? peuvent-ils jamais l'être ?
L'ambition, mon cher, est un bien cruel maître.
Sois sûr que de l'éclat qui fascine tes yeux,
Plus ils sont revêtus, plus ils sont malheureux.
Si la sérénité règne sur leur visage,
Ils cachent sous des fleurs les fers de l'esclavage ;
On découvre à travers un sourire enchanteur,
La sombre inquiétude et souvent la douleur.
Ami, pour être heureux il faut cacher sa vie,
Vivre loin des honneurs sans trouble et sans envie ;
De peu se contenter et ne désirer rien :
La médiocrité voilà le premier bien,
Liberté le second ; c'est ce que pense un sage.
Oui, Montaigne nous dit, dans son bon vieux langage :
« Est riche qui ne peut et ne veut demander
« Bonheur, c'est le jouir et non le posséder. »

MONTGÉRAN.

Tout le monde n'a pas ta sagesse exemplaire :
Moi, j'ai reçu du Ciel un autre caractère ;
Mon cœur est consumé du désir dévorant
De fixer les regards, de parvenir au grand ;
Mais ce désir n'est pas fondé sur l'avarice :
Et j'offre, sans calcul, un généreux service.

Je n'imiterai point certains hommes de bien
Qui criaient aux abus, et s'en arrangeaient bien;
Tel philosophe enfin, aux nobles si sévère,
Qui, bientôt décoré d'un titre héréditaire,
Riche de beaux emplois et très-pauvre en aïeux,
Devenu grand seigneur, trouvait tout pour le mieux.
Ne me blâme donc plus d'une orgueilleuse ivresse
D'offrir à mon pays mes talens, ma richesse,
D'espérer des honneurs, si long-temps attendus,
Où tant d'obscurs bourgeois sont déjà parvenus.
Ah! comme eux à mon tour je serai quelque chose,
A mes vastes projets c'est en vain qu'on s'oppose.
Pour sortir de l'oubli j'emploirai tout au moins,
De l'or, des protecteurs, des veilles et des soins :
Tout moyen sera bon si quelque espoir le donne;
Entre le but et moi je ne veux voir personne.
Si c'est ambition que former de tels vœux,
Je dois en convenir, je suis ambitieux.

MERVAL.

Ah, pauvre Mongéran! Mais un poste honorable
Te rend, si tu l'obtiens, encor plus misérable.
Cet emploi si brillant, si long-temps désiré,
Est un tourment pour toi s'il ne t'offre un degré.
Tu veux toujours monter: ce désir empoisonne
Les biens et les honneurs que ta place te donne;
Tu sèches, tu péris dans ta prospérité;
Tout ce que tu n'as pas, ton cœur l'a convoité;
Tout ce qui n'est pas toi, ta faveur, ta puissance,
Devient, par intérêt, l'objet de ta vengeance;
Tout, jusqu'à l'amitié, ce lien respecté,

Cette chaîne des cœurs et de l'humanité...

MONTGÉRAN, *dans le plus grand trouble.*

Perdre un ami... qui, moi !

MERVAL, *vivement.*

Tu me perdrais moi-même.
Moi ! ton ancien ami, qui si franchement t'aime.
Si je t'eusse fermé le chemin des honneurs,
Si tu voyais en moi l'obstacle à des faveurs,
Et si la passion enfin qui te domine
Ne pouvait s'assouvir qu'en tramant ma ruine,
Dès lors tu me verrais comme un homme odieux,
Et me persécutant...

MONTGÉRAN.

N'achève pas, ah dieux !
(*Après un silence.*)
C'en est fait, je renonce à la fausse espérance
Des biens et des honneurs; je crains ma conscience.
Oui, le cœur le plus tendre et le plus vertueux
Peut tromper, peut trahir, s'il est ambitieux.
Toi seul peux me sauver, quittons cette demeure,
Retournons à ma terre; oui, partons tout-à l'heure;
C'est près de mon ami, c'est au fond des forêts
Que j puis retrouver mon estime et la paix.
Je vais pour le départ...

MERVAL.

Quelle ardeur imprévue....

MONTGÉRAN.

De ce que tu m'as dit mon âme encore émue...

MERVAL.

Contre ta passion j'ai dû te prévenir.

MONTGÉRAN.

Non, ce n'est qu'en fuyant que je pourrai guérir.

MERVAL.

Nous partirons....

MONTGÉRAN.

Demain.

MERVAL.

Demain? et le pourrai-je!

J'ai promis....

MONTGÉRAN.

Eh quoi donc?

MERVAL, *riant.*

Je suis pris dans un piége.

MONTGÉRAN.

Tu ris?

MERVAL.

J'en ai sujet.

MONTGÉRAN.

Et quelle est la raison?

MERVAL.

Je songeais à l'effet qu'a produit ma leçon.

MONTGÉRAN.

Quoi! serais-tu fâché qu'elle eût touché mon âme?

MERVAL.

Qui, moi? j'en suis ravi, c'est moi seul que je blâme...
Mais je veux me punir en partant dès demain.

MONTGÉRAN.

En restant à Paris, quel était ton dessein?

MERVAL.

Ma foi, c'est tout au plus si j'ose te le dire.

MONTGÉRAN.

C'est donc un grand secret?

MERVAL.

Oui, qui te fera rire.

MONTGÉRAN.

J'aime fort le plaisant.

MERVAL.

Tu serais bien heureux
A ma place.

MONTGÉRAN.

Dis donc? je suis très-curieux.

MERVAL.

Ne vas pas croire au moins qu'à la raison contraire,
Je blâme dans autrui ce qu'en moi je tolère;
Et que, prêchant tout haut contre l'ambition,
Je n'absous que moi seul de cette passion.
Non, non, j'en suis exempt.

MONTGÉRAN.

Certes, je dois te croire.

MERVAL.

Mais d'un refus, d'ailleurs, je n'aurai pas la gloire.

MONTGÉRAN.

De refuser, quoi donc?

MERVAL.

La plus grande faveur
Que vient de m'annoncer Dormon le gouverneur.

MONTGÉRAN.

Je le connais.

MERVAL.

Ce soir, j'en ai fait la rencontre.

MONTGÉRAN.

Après....

MERVAL.

Tu sais aussi l'amitié qu'il me montre?

MONTGÉRAN.

Eh bien?

MERVAL.

Il vient à moi, puis me complimentant
Sur un titre nouveau...

MONTGÉRAN.

Mais quel titre?

MERVAL.

Il prétend
Que notre souverain dans son conseil m'appelle.

MONTGÉRAN, *à part.*

J'étouffe!

MERVAL.

D'un ministre il en tient la nouvelle.

MONTGÉRAN.

Oui.

MERVAL.

J'ai ri de ce bruit; mais quant à mon départ
J'ai juré par l'honneur d'y mettre du retard.

MONTGÉRAN, *avec amertume.*

Eh mais, c'est très-bien fait, et, loin que je te blâme,
Je te fais compliment, et de toute mon âme.
Tu vas donc, pour toujours abandonnant tes bois,
Soumettre ta paresse au fardeau des emplois;
Et toujours philosophe au sein de la richesse,
Aux vertus d'une cour façonner ta sagesse.
Moi, sans compter jamais arriver à ce point,
Je ferai comme vous... je ne partirai point.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

MERVAL *seul.*

Quel ton ! quelle hauteur ! oh, c'est, je le parie,
La place qu'on m'annonce et qui lui fait envie.
A-t-il donc si grand tort? me convenait-il bien
De finir de la sorte un pareil entretien?
Mais Montgéran bientôt va me rendre justice.
Si pour le satisfaire il faut un sacrifice,
Mon ami l'obtiendra; puisse-t-il à son tour
Se rappeler un prix qu'il doit à mon amour !

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE, MONTGERAN.

LA COMTESSE.

Oui, l'on tient grand conseil; de fortes batteries
Pour le coup vont ce soir agir aux Tuileries.
Tous les hommes puissans, mes illustres amis
Vont en votre faveur se trouver réunis;
Le ministre m'a dit : « Soyez sûr de mon zèle ;
« Bientôt vous recevrez une bonne nouvelle. »
Il doit m'en faire part en sortant de la cour.

MONTGÉRAN.

Oh ! qu'impatiemment j'attendrai son retour.

LA COMTESSE.

Je ne pourrai quitter.

MONTGÉRAN.

Mais, au moins, qu'on m'écrive.

LA COMTESSE.

A-t-on là ce qu'il faut ? non...

MONTGÉRAN.

Que Lafleur vous suive ;
Sur ces tablettes... (*Il lui remet des tablettes.*)

LA COMTESSE.

Bien, je vois votre dessein :
Quelques mots au crayon...

MONTGÉRAN.

M'apprendront mon destin.

LA COMTESSE.

Ah ! je conçois pour vous le plus heureux présage.

MONTGÉRAN.

Mes honneurs deviendront...

LA COMTESSE.

De notre hymen le gage ;
Il est temps de former un lien éternel.

MONTGÉRAN.

Fier de mon noble rang, je vous mène à l'autel.

LA COMTESSE.

Votre ami consent-il à notre mariage ?

MONTGÉRAN.

Ah ! ne me parlez pas de ce prétendu sage
Qui déteste en public les honneurs et la cour,
Et sait y parvenir par un secret détour.

LA COMTESSE.

Voilà comme ils sont tous ces faiseurs de morale;
Leur orgueil va criant la sentence banale :
« Ce n'est que loin des cours que l'on peut être heureux. »
Allez dans leur retraite et vivez auprès d'eux;
Par l'ennui, les regrets, leur sagesse altérée
Devient un mal qu'on nomme ambition rentrée.

MONTGÉRAN.

Sur Merval, à présent, je pense comme vous.
J'avais peine tantôt à cacher mon courroux :
Il a vu dans mes yeux....

LA COMTESSE.

Mais c'est une imprudence;
Il faut s'environner d'une aimable apparence.

MONTGÉRAN.

Oh ! j'ai dissimulé tout ce que je pensais.

LA COMTESSE.

Cela ne suffit pas pour cacher ses projets;
Chacun a plus ou moins ce mérite vulgaire
De ne pas dire aux gens ce qu'on dit en arrière;
Et quiconque désire être chéri, fêté,
Devra non-seulement cacher la vérité,
Mais encore, avec art, user d'un doux manége :
Pour tout le monde, enfin, la louange est un piége.
L'autre jour je dînais chez un fripon cité,
Nous n'avons tous parlé que de sa probité.
Tout en le sachant bien, nous aimons qu'on nous trompe;
Quand d'un cercle brillant vous parcourez la pompe,
Vous ne voyez partout que des yeux satisfaits,
Des visages rians : les cœurs sont-ils en paix ?

Non, tout est fausseté : c'est un combat d'adresse;
On oppose au mensonge une fausse finesse;
On parle avec chaleur, mais pour n'être pas cru;
Et sans avoir rien dit, chacun s'est entendu.
Souvent sur une erreur le bien public se fonde;
Le mensonge gouverne et la cour et le monde,
Et puisque, sans tromper, on ne peut parvenir,
Pour avoir du succès apprenez à mentir.

MONTGÉRAN.

Je sais qu'à ce talent l'usage m'autorise;
Mais j'ai, pour mon malheur, une vieille franchise
Qui perce en mes discours, qui se lit dans mes traits,
Et dont je ne pourrai me délivrer jamais.

LA COMTESSE.

Eh bien! tant pis pour vous.

MONTGÉRAN.

Mais vous pourriez me dire
Comment il faut s'y prendre?

LA COMTESSE.

Ah! vous me faites rire;
La chose est très-facile.... un regard caressant,
Le ton simple et poli, la bouche souriant;
Dans la moindre démarche, une noble assurance;
Par un air d'abandon forcer la confiance;
Dès le premier abord, une caresse à l'un,
A l'autre un compliment; de sorte que chacun
Se croyant près de vous en très-bonne posture,
Court vanter les vertus qu'il doit à l'imposture.
Votre Merval paraît.... montez-vous sur ce ton,
Et pratiquez pour lui ma première leçon.

SCÈNE II.

MONTGERAN, LA COMTESSE, MERVAL.

LA COMTESSE.

Et venez donc, monsieur?

MERVAL.

Mon ami me désire,
Tant mieux.

MONTGÉRAN, *d'un ton affecté.*

Mon cher Merval, oui, je voulais te dire
Que d'abord....

LA COMTESSE, *bas à Montgéran.*

Quittez donc cet air embarrassé.
(*Haut.*)
Il vous dirait, monsieur, qu'il est très-offensé
De ce que loin d'ici, fixant votre demeure,
Il ne pouvait chez lui vous posséder une heure.

MERVAL.

Quoi ! c'est là le motif?... je suis reconnaissant....

MONTGÉRAN, *affectant l'amitié.*

Oui, tu devais chez moi descendre en arrivant.

LA COMTESSE.

En ami véritable...

MERVAL.

Oh ! je le sais, madame;
Je connais avant vous la bonté de son âme.
Si la discussion entre nous établit
Un léger différent, c'est un tort de l'esprit:
Le cœur de Montgéran est la franchise même;

Il se fâche, il est vrai, mais je suis sûr qu'il m'aime.

MONTGÉRAN, *avec abandon.*

Oui, mon cœur malgré moi....

MERVAL, *riant.*

Malgré toi?

LA COMTESSE.

Qu'ils sont fous.

Laissez pour d'autres temps des aveux aussi doux;
Je connais tout le bien que de l'un, l'autre pense.
Ah! comme Montgéran s'explique en votre absence!
Il vante vos talens. Tout-à-l'heure il m'a dit
Qu'il avait commencé je ne sais quel écrit....

MONTGÉRAN, *troublé.*

Ah! Comtesse, cessez....

LA COMTESSE, *bas.*

Eh! laissez-moi donc faire.

(*Haut.*)

Il y trouvait des traits.... des traits d'un caractère!...

MERVAL, *avec joie.*

Il t'aurait plu, vraiment?

LA COMTESSE.

Il en est enchanté.

MERVAL.

Je puis donc maintenant en tirer vanité.
Tu trouveras surtout dans les dernières pages
Un raisonnement fort et d'éloquens passages.

MONTGÉRAN, *troublé.*

Que répondre!....

LA COMTESSE, *voyant son embarras.*

(*Bas.*) (*Haut.*)

Allons donc... C'est ce qu'il me disait.

MONTGÉRAN, *reprenant haleine.*

Oui, s'il était connu l'ouvrage marquerait;
Il faut, pour le juger, bien plus d'une lecture.

MERVAL, *avec abandon.*

Garde-le mon ami.... n'est-il pas en main sûre?

MONTGÉRAN.

Ah!

LA COMTESSE, *riant.*

Vous ne voulez pas avoir mon sentiment;
Monsieur fait peu de cas de mon discernement.

MERVAL.

Je fais beaucoup de cas de l'esprit de madame;
Mais cet écrit ne peut amuser une femme:
Il est trop sérieux.

LA COMTESSE.

Vous me connaissez mal;
Et d'intérêts profonds je m'occupe, Merval.
Dites la vérité : vous me croyez légère,
Inconséquente, folle, et c'est tout le contraire :
Personne plus que moi ne chérit ses amis;
Ils se trouvent toujours très-bien de mes avis;
Vous le saurez un jour.... Vous, vous êtes modeste
Et franc; si vous montrez un caractère agreste,
Avec du temps, des soins, vous pouvez en changer;
Et de ce défaut-là je veux vous corriger.
Vous me connaîtrez mieux; et, d'avance, je gage,
Que nous nous aimerons quelque jour à la rage.

MERVAL, *à part.*

Mais elle est bonne femme.

LA COMTESSE, *souriant.*

Ah! vous êtes ingrat.

(*Bas à Montgéran.*)

Je vais de nos projets chercher le résultat.

(*A Merval.*)

A vous rendre charmant j'emploirai tout mon zèle.

(*Bas à Montgéran.*)

Ces tablettes bientôt vous diront la nouvelle.

(*Haut.*)

Je sors; et par mes soins maintenant plus unis,
Je vous laisse causer en bons et vrais amis.

(*Elle sort.*)

SCÈNE III.

MONTGÉRAN, MERVAL.

MERVAL.

Ah! je vois que j'avais mal jugé la Comtesse;
Elle est bonne.

MONTGÉRAN.

(*A part.*)

Très-bonne... Oui, grâce à son adresse.

MERVAL.

Je craignais, il est vrai, que par séduction,
Elle n'encourageât ta folle ambition.

MONTGÉRAN.

Ah! tu vas donc encor me faire une querelle.

MERVAL.

Non, vraiment, je me suis repenti du grand zèle

Que fort mal à propos tantôt j'ai déployé ;
Il était cependant l'effet de l'amitié.
Aussitôt ton départ, j'ai ri de ma folie ;
J'en conviens franchement, mon âme enorgueillie
N'était pas insensible au choix du souverain.
Sans toi, j'allais me croire un personnage ; enfin.
C'est un moment d'erreur : je n'ai plus d'autre envie
Que de passer mes jours au sein de ma patrie ;
Et pour te le prouver, me rendant à tes vœux,
Aujourd'hui pour Bordeaux nous partirons tous deux.

MONTGÉRAN.

Quoi ! Merval, tu me fais un pareil sacrifice ?

MERVAL.

Je ne fais, mon ami, que me rendre justice.
S'il dépendait de moi que de cette faveur,
Dont le Prince, dit-on, veut bien me faire honneur,
Je pusse disposer... en plaignant ta faiblesse,
Je porterais sur toi la main qui me caresse ;
Trop heureux de prouver au meilleur des amis
La force du lien qui nous a réunis.

MONTGÉRAN, *attendri.*

Ah dieu! cachons mon trouble : oui, craignons qu'il ne voie...
(*Avec affectation.*)
Ta générosité....

MERVAL.

Ton regard peint la joie,
La franchise du cœur ; et je veux à mon tour
De ta sœur et de moi te parler sans détour.
Oui, Montgéran, instruit qu'oubliant ta promesse,
Tu voulais à l'orgueil immoler ma tendresse,

Je suis vite accouru pour réclamer mes droits ;
Ils te seront sacrés, ton cœur t'en fit des lois.
Souviens-toi de ces jours passés dans la retraite
Qu'on aime à rappeler quand l'ame est satisfaite :
Nous ne nous quittions pas, lorsqu'un soir tu me dis,
Dans ces épanchemens connus des seuls amis :
« Merval, de l'amitié consolidons la chaîne ;
« Je sais que pour ma sœur un doux penchant t'entraîne,
« Je l'ai vu dans tes yeux, et j'ai lu dans les siens
« Qu'elle ne sera pas contraire à ces liens.
« Merval est mon ami, que Merval soit mon frère ! »

MONTGÉRAN.

Je n'y puis résister, et ce cœur qui m'éclaire....

SCÈNE IV.

MONTGÉRAN, MERVAL, AMÉLIE.

MERVAL, *embrassant Montgéran.*

Ah ! Montgéran !... Picard !.... n'est-il pas un valet ?
(*Apercevant Amélie.*)
Amélie, ah ! c'est vous que mon cœur désirait ;
Partagez mon bonheur, il m'accorde Amélie !

AMÉLIE.

Mon frère !

MERVAL.

Et près de nous il veut passer sa vie.

MONTGÉRAN.

Je n'ai pas dit...

MERVAL.

Tantôt, tu m'avais proposé

Un voyage à Bordeaux que seul j'ai refusé;
Maintenant je suis libre, et tout prêt à te suivre :
Dans nos bois avec toi, je desire aller vivre.

MONTGÉRAN.

Dans les bois... Je ne puis, mon cher, quitter Paris,
Mon état à venir....

MERVAL.

Vaudra-t-il tes amis?
Qui, plus que toi, peut être heureux de son partage?
Tu dois à tes aïeux le plus bel héritage;
Des biens à conserver, le pauvre à secourir,
Il ne te manque rien, que de savoir jouir.

MONTGÉRAN, *inquiet.*

Il est tard.... En ces lieux Lafleur devrait se rendre.

MERVAL.

Lafleur, quoi donc?

MONTGÉRAN, *à part.*

Sans doute, on l'aura fait attendre.

MERVAL, *à Amélie.*

D'où naît cet embarras?

MONTGÉRAN, *à part.*

La Comtesse tantôt
M'a pourtant bien promis qu'elle écrirait un mot
S'il arrivait.... Ah dieu!

MERVAL, *à Amélie.*

Qu'est-ce donc qui l'occupe?

AMÉLIE.

Il nous trompe tous deux, je ne suis pas sa dupe.

MERVAL, *à Montgéran.*

Qui te fait donc rêver?

MONTGÉRAN.

Mon ami, je songeais....
(*A part*). (*haut.*)
(Qu'il devient importun!)... à tous nos beaux projets.
Tu m'inspires le goût de vivre à la campagne.
(*A part*). (*haut.*)
Viendra-t-il ce Lafleur? Ton heureuse compagne....
(*A part.*)
J'entends du bruit, je crois?

AMÉLIE, *à Merval.*

A peine je comprends...

MONTGÉRAN, *regardant toujours.*

(*A part.*)
Dieu! j'aperçois Lafleur... Le trouble de mes sens....
Il faut l'interroger.

SCÈNE V.

LAFLEUR, MONTGÉRAN, MERVAL, AMÉLIE.

MERVAL.

Qu'est-ce donc qui t'agite?

MONTGÉRAN, *à part.*

Ma langue s'embarrasse, et mon cœur qui palpite...
Calmons-nous.

MERVAL, *avec intérêt.*

Mais qu'as-tu, Montgéran, tu pâlis?

MONTGÉRAN, *brusquement.*

(*Bas à Lafleur.*)
Ce n'est rien, laisse-moi... Lafleur, parle-moi, dis...

LAFLEUR.

Monsieur...

MONTGÉRAN.

Quoi, rien?

LAFLEUR.

Rien.

MONTGÉRAN, *dans l'accablement.*

Rien.

LAFLEUR.

Ces tablettes, peut-être

Vous diront...

MONTGÉRAN.

(A part.)

Donne vite. Ah! de nous soyons maître.

(Il lit.)

« Le Roi vous a nommé, nous triomphons tous deux! »

Ah ciel!

MERVAL.

Tu souffres!

MONTGÉRAN.

(A Lafleur.) Non, je suis on ne peut mieux.

Cours dans mon cabinet, bientôt je vais m'y rendre.

LAFLEUR.

J'ai de plus certain livre... *(Il lui montre la brochure.)*

MONTGÉRAN, *l'empêchant de parler.*

Ah dieu! paix. Vas m'attendre.

(Lafleur sort.)

SCÈNE VI.

MONTGERAN, MERVAL, AMÉLIE.

MONTGÉRAN.

Je suis plus calme, bien.

MERVAL, *à Amélie.*

Je vois qu'il nous trompait.

AMÉLIE.

Oui, c'est un air de cour que d'avance il prenait.

MERVAL.

Quelque heureuse nouvelle en ce moment t'arrive,
Sur tes traits on en voit la trace la plus vive;
Ton air est radieux.

MONTGÉRAN, *sans l'écouter.*

Il le faut; dès demain
J'augmente ma maison, je veux le plus grand train,
La plus belle livrée.

AMÉLIE.

Eh! rêvez-vous, mon frère?

MONTGÉRAN, *d'un ton protecteur.*

Non, je ne rêve point, entendez-vous, ma chère.
Faites faire au plus tôt quelques habits de cour,
Ils doivent vous servir peut-être au premier jour.

AMÉLIE.

J'aurais un fort bon air de la sorte ajustée;
Mais quand vous plaira-t-il que je sois présentée?

MERVAL, *à Amélie.*

Que cela veut-il dire?

AMÉLIE.

Et qui le sait, Merval?

A moins qu'un sort heureux...

MERVAL, *à Montgéran qui sourit à ses idées.*

Dites un sort fatal.

MONTGÉRAN, *avec fatuité.*

Mais peut-être aujourd'hui j'aurais tort de m'en plaindre ;
Et d'un poste élevé...

MERVAL.

Tu n'y pourras atteindre.

MONTGÉRAN.

Le destin cependant me promet...

MERVAL.

Des rigueurs.

MONTGÉRAN.

Non, je vais obtenir...

MERVAL.

Des rebuts.

MONTGÉRAN.

Des faveurs.

MERVAL.

Quoi, toujours vers l'orgueil une chimère vaine,
Malgré tous mes avis te tourmente et t'entraîne?
Si ton ambition embrasse ce seul point
D'être un homme important, tu ne le seras point.
Je suis loin d'attaquer ton noble caractère,
Je connais tes vertus : généreux et sincère,
En amitié constant, bon frère, homme de bien ;
C'est tout pour le public, pour l'État ce n'est rien.

MONTGÉRAN, *avec un rire moqueur.*

Je ne puis être rien, si je sais te comprendre.

MERVAL.

J'ai parlé clairement, c'est à toi de m'entendre.

MONTGÉRAN, *toujours en ricanant.*

Je n'ai que le désir d'être un homme important ;
Je ne le serai point.

AMÉLIE, *bas.*

Mais il rit, et pourtant...

MONTGÉRAN.

Pour arriver au but, il me manque un suffrage,
C'est le vôtre. Ah! ah! ah! c'est vraiment grand dommage.

MERVAL, *un peu piqué.*

Pourquoi donc ce dédain et ce rire offensant?

MONTGÉRAN, *sur le même ton.*

Et, si je vous en crois, je suis un ignorant.

MERVAL.

On peut très-bien, sans être accusé d'ignorance,
De nos hommes d'état dédaigner la science ;
Par penchant, j'ai voulu sonder sa profondeur,
Et je me crois encore un très-petit docteur.

AMÉLIE, *bas à Merval.*

Voyez comme il s'irrite à cet aveu modeste.

MONTGÉRAN, *amèrement.*

Soit, je ne serai rien.

MERVAL, *avec un peu d'humeur.*

Et que m'importe, au reste!
Attends seul à Paris ce que l'on te promet,
Deviens des intrigans la dupe et le jouet :
Puisque de ton ami, qu'un zèle pur enflâme,
L'exemple et les conseils ne font rien sur ton âme

Je te laisse en ces lieux attendre le bonheur
Que m'offrent ma retraite et ton aimable sœur.

MONTGÉRAN.

Pour mon aimable sœur... Ah! c'est toute autre chose,
Il me faut quelque temps avant que j'en dispose:
Je ne suis rien; pourtant, selon l'ordre établi,
Il faut qu'à cet hymen mon maître ait consenti.
Le contrat portera, selon ma conjecture,
De notre souverain l'auguste signature.

AMÉLIE.

Mon frère à nos dépens veut-il se divertir?

MERVAL.

Ah! c'est aller trop loin, je n'y puis plus tenir.
(*Sèchement.*)
Montgéran, écoutez: d'après votre langage,
Je vois qu'au ton plaisant va succéder l'outrage;
Je lis dans vos regards certain air méprisant
Qui semble m'annoncer un triomphe insultant.
Tel est l'ambitieux, bas près de ceux qu'il flatte,
Une fois qu'il s'élève, en mépris il éclate.

MONTGÉRAN.

Vous avez....

AMÉLIE.

Pourquoi donc, Merval, vous emporter.

MERVAL.

C'est qu'il est certain air qu'on ne peut supporter.
Terminons une fois. Vous savez qu'Amélie
Par de tendres liens à mon sort est unie....
N'allez pas croire au moins que de ses biens épris,
D'un odieux calcul je recherche le prix;

Je n'ai pas, grâce au ciel, une âme si commune,
Je réclame sa main et non pas sa fortune.
(*à Amélie.*)
Ah ! dites qu'avec moi le bien de mes aïeux
Dans sa modicité suffira pour nous deux.

AMÉLIE.

Puisque vous m'y forcez, je vous le dis, mon frère,
Pour m'unir à Merval j'ai l'aveu de ma mère ;
J'avais le vôtre aussi ; je l'aime, et je n'attends
Que cet âge où la loi me permet les sermens.

MONTGÉRAN.

Ce sont-là les conseils sans doute qu'on vous donne,
(*Regardant Merval.*)
Vous pouvez en user. Et je ne crains personne.

MERVAL.

Quoi ! vous pourriez penser ?....

MONTGÉRAN.

Oui, je pense très-bien ;
Mais c'est mettre en usage un trop faible moyen :
Car c'est pour me braver que, pour moi seul rebelle
A des sermens d'amour, vous vous montrez fidelle :
Il vous faut un mari philosophe, jaloux,
Qui chérit la nature et nous méprise tous ;
Et qui d'un ton d'orgueil vient réclamer encore
Cet hymen qui m'outrage...

MERVAL.

Et qui vous déshonore,
(*avec un ton de menace.*)
Peut-être.... Ah !

AMÉLIE.

Cher Merval, il a perdu l'esprit.

MONTGÉRAN.

A cet hymen je vais opposer mon crédit,
Déjouer vos projets, et vous prouver peut-être
Que l'on n'a pas le droit de me parler en maître.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

AMÉLIE, MERVAL.

MERVAL.

Rêvé-je ? et de sa fièvre est-ce un accès nouveau ?
La vanité peut donc déranger le cerveau.

SCÈNE VIII.

AMELIE, MERVAL, PICARD.

PICARD.

Monsieur, votre imprimeur vous cherche pour affaire;
On vient de le mander, je crois, au ministère.
Si je me souviens bien, il parle d'un écrit
Qui vous compromettra beaucoup à ce qu'il dit.

MERVAL.

Grands dieux ! il se pourrait.....

AMÉLIE.

D'où vient donc cette crainte ?

PICARD, *à Amélie.*

C'est qu'à sa liberté l'on peut porter atteinte.

AMÉLIE.

Que veut dire Picard?

MERVAL.

Vous saurez tout bientôt;
Vous saurez.... je veux voir l'imprimeur au plus tôt.
Quoi! mon plus vieil ami, trop jaloux de ma place,
Jusqu'à me dénoncer vient de porter l'audace;
Et cet ingrat oublie, en son aveuglement,
Tous les charmes passés d'un long attachement.
De mortels méprisés il se fait le complice,
Tout en me souriant il m'offre en sacrifice
A la haine, au pouvoir, moi! qui, trop généreux,
Lui proposais le bien qu'il me dérobe... Ah dieux!
(Après un silence.)
Non, il est impossible, et mon cœur me l'assure,
Qu'à ce point, envers moi, Montgéran soit parjure:
Que sans aucuns motifs et contre tous les droits,
Il ait de l'amitié trahi les saintes lois.
S'il faut de ses amis craindre la perfidie,
Dans un exil profond je veux cacher ma vie,
Apprendre à redouter des ingrats que j'aimais,
Les plaindre, les servir, et les fuir à jamais.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMÉLIE, PICARD.

AMÉLIE.

Mais en es-tu bien sûr ?

PICARD.

Très-sûr, Mademoiselle;
A l'oreille chacun se disait la nouvelle.
Elle a, dans un instant, fait le tour du salon :
On se parlait tout bas.

AMÉLIE.

Enfin que disait-on ?

PICARD.

On disait qu'à la cour on verrait votre frère,
Qu'il est ambassadeur, peut-être secrétaire,
Que sais-je moi ? de plus je me rappelle encor
Que le petit Monsieur, que l'on nomme Mondor...
L'ami qui vient toujours à l'heure que l'on dine,
A fait, à ce sujet, la plus drôle de mine;
Il semblait dire à ceux qui lui contaient cela :
Je ne croirai jamais cette nouvelle-là.

AMÉLIE.

La fierté de ton maître et ses airs d'importance
Me font croire en effet à quelque heureuse chance;

Mais je voudrais au moins connaître son emploi.

PICARD.

Il est très-grand seigneur, je m'y connais bien, moi.
Lorsque pour le concert il a fait sa toilette,
Que n'avez-vous pu voir comme il levait la tête ;
Et de quel air hautain il s'est fait présenter
Ce magnifique habit qu'il n'osait pas porter,
Tant vous l'aviez trouvé surchargé de dorure ;
Puis, en se pavanant, dans sa belle parure,
Il m'a dit brusquement : Qu'on me mande un tailleur ;
Et que parmi mes gens on me trouve un chasseur :
Moi qui fus de tout temps fort adroit à la chasse,
Je me suis avancé pour demander la place.

AMÉLIE, *riant.*

Eh bien?

PICARD.

Oh, quel courroux ! bien loin de me placer,
Sans égard pour mon zèle il voulait me chasser.

AMÉLIE.

Ah ! ah !

PICARD.

De tout cela nous ne devons pas rire,
Car aujourd'hui mon maître est dans un vrai délire ;
Il parle, s'interrompt, rêve tout en marchant...
Moi, je ne vois qu'un fou qui puisse en faire autant...
Eh ! mais, j'entends du bruit ; l'assemblée est finie ;
Laissez-vous donc ainsi sortir la compagnie?

AMÉLIE.

C'est mon frère qui fait aujourd'hui les honneurs ;
Comme un prince il a l'air d'accorder des faveurs

À la foule éblouie; et sa magnificence....

PICARD.

Ah! monsieur de Merval! *(Il sort.)*

SCÈNE II.

AMÉLIE, MERVAL.

AMÉLIE.

De votre longue absence
J'étais très-inquiète. Eh bien! votre imprimeur
Sait-il de votre écrit quel est le délateur?

MERVAL.

Il ne sait rien encor. D'abord au ministère
Il a tout franchement raconté mon affaire;
Que j'avais par prudence, et par discrétion,
Brûlé sans murmurer toute l'édition:
On l'écoute, on écrit, puis on le congédie:
Je ne crois pourtant pas la chose encor finie.

AMÉLIE.

Eh mais, d'où peut venir l'exemplaire remis?

MERVAL.

C'est de mon imprimeur sans doute un des commis...
Dans le premier transport de ma juste colère
J'ai très-imprudemment soupçonné votre frère:
Quel intérêt a-t-il à me perdre aujourd'hui;
C'est l'outrager vraiment de penser que c'est lui.
Il veut, je le sais trop, m'ôter mon Amélie;
Mais pour cela qu'a-t-il besoin de perfidie!

AMÉLIE.

Merval, si votre ami n'a pas le cœur méchant,

Il a pour la comtesse un funeste penchant ;
Il voit tout par ses yeux ; de plus, je viens d'apprendre
Qu'à paraître au conseil il doit bientôt s'attendre.
Le bruit en circulait ce soir dans le salon ,
Et quand on en parlait, il ne disait pas non.
Je voudrais me tromper; mais le fait est probable.
La comtesse aura su qu'une place semblable
Vous était destinée.

MERVAL.

Eh! j'y pense! tantôt
Elle m'a dit... Je crois deviner le complot;
A me rendre l'écrit si Montgéran diffère ,
Il a fait le mal.

AMÉLIE.

Non , mais il l'a laissé faire.

MERVAL.

Je veux savoir de lui...

AMÉLIE.

Craignez l'emportement...

MERVAL.

Je le vois s'approcher : quel riche vêtement !
Sur ses traits radieux le bonheur se déploie.
Il parle seul... Je vais...

AMÉLIE.

Attendons qu'il nous voie.

SCÈNE III.

AMÉLIE, MERVAL, MONTGÉRAN.

MONTGÉRAN *entre sans voir personne.*

Tout Paris sait déjà ce grand événement ,

Et de tous les côtés on m'en fait compliment.
Le cher Mondor m'a dit, dans sa franchise extrême,
Qu'il savait tout avant le ministre lui-même ;
Et Merval ne croit pas.... Tantôt en ma fureur,
J'ai répondu peut-être avec trop de hauteur.
Non, je ne devais pas me rendre si coupable ;
Je triomphe ! et j'ai là certain poids qui m'accable.
(Il s'assied.)

MERVAL, *allant à Montgéran.*

Ah ! Montgéran !

AMÉLIE.

Restez.

MONTGÉRAN, *toujours sans voir personne.*

Est-il donc des regrets
Qui doivent aujourd'hui balancer mes succès :
Une fois élancé dans la vaste carrière
Doit-on porter jamais un regard en arrière ?

AMÉLIE.

Vous l'entendez, Merval ?

MONTGÉRAN.

Oui, puisque le destin
Semble me protéger, poursuivons mon chemin.
J'ai commencé l'ouvrage, il faudra qu'il s'achève ;
Je vois dans l'avenir à quel point je m'élève.
Sans doute, dès demain par mon maître honoré,
Je me montre en tous lieux noblement décoré.

AMÉLIE.

L'entendez-vous, Merval ? il dit...

MERVAL.

Faites silence :
C'est de l'ambitieux le rêve qui commence.

MONTGÉRAN.

Le Prince qui m'estime et prise mon talent,
Me donne à gouverner un grand département.
J'arrive ; et mon palais, séjour de l'abondance,
Sert d'asile aux plaisirs, à la magnificence ;
Tous les arts réunis enchantent ce beau lieu,
Et c'est un temple enfin dont je deviens le dieu.
Pour moi, dans tous les yeux la complaisance éclate,
La beauté me sourit, tout le monde me flatte ;
On prévient mes désirs, on craint de m'offenser,
On voudrait m'épargner la peine de penser :
S'il m'échappe un seul mot, on l'applaudit d'avance,
Et je suis plein d'esprit jusques dans mon silence.

MERVAL.

Le voilà bien heureux.

MONTGÉRAN.

Quand un événement
Auprès du Souverain m'appelle en un moment ;
Il s'agit d'abaisser une cour étrangère :
A ce conseil secret on me croit nécessaire ;
J'y parais, j'y combats de dangereux avis,
Et je vois mes projets adoptés et suivis.
Quel honneur ! je reçois de l'auguste Monarque
Du prix de mes travaux la plus illustre marque,
Le titre le plus rare et le plus recherché :
Le grand cordon de l'ordre avec un beau duché.

AMÉLIE, *en riant.*

Merval, le voilà duc.

MERVAL, *l'observant.*

Il se plaint, il soupire!

MONTGÉRAN.

Ma joie à ce bienfait va jusques au délire.
Mon cœur reconnaissant dans un transport soudain...

MERVAL.

Il souffre.

MONTGÉRAN.

Je me jette aux pieds du souverain.

(A l'instant où il va pour se relever de son fauteuil et se jeter à genoux, il éprouve une douleur si forte qu'il y retombe.)

Ah! cruelle douleur! mon âme en est saisie.

AMÉLIE.

Mon frère.

MERVAL.

A son secours volons, chère Amélie.

SCÈNE IV.

MONTGÉRAN, MERVAL, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Permettez à nos soins..

MONTGÉRAN, *avec humeur.*

Eh bien! que voulez-vous?

AMÉLIE.

Vous souffrez...

MONTGÉRAN.

Ce n'est rien.

MERVAL.

Au moins permettez-nous...

MONTGÉRAN.

Laissez...

AMÉLIE.

Mais la douleur...

MONTGÉRAN.

Elle est très-passagère.

MERVAL.

Cependant notre zèle...

MONTGÉRAN.

A l'art de me déplaire.

AMÉLIE.

Ah !

MONTGERAN, *à Amélie.*

Depuis quand ici ?

AMÉLIE.

Depuis quelques instans.

MONTGÉRAN.

Vous avez entendu ?

MERVAL.

Vos rêves sont brillans.

De quel pas vous marchez dans cette noble route!
Vous seriez arrivé sans votre accès de goutte.

MONTGÉRAN.

Monsieur veut se moquer...

MERVAL.

Non, Monsieur; mais je ris

De voir une chimère occuper vos esprits;
Quand au sein des grandeurs la vanité vous traîne,
A sentir leur néant la douleur vous ramène.

MONTGÉRAN, *avec mépris.*

La morale...

MERVAL.

Cessons... Envers vous confiant,
J'ai remis en vos mains un écrit important
Qui peut, s'il est connu, troubler mon existence.

MONTGÉRAN.

Eh bien ?

MERVAL.

Je suis très-loin de vous faire une offense;
Oui, je crois qu'en vos mains il est en sûreté :
C'est un dépôt remis à votre probité.

MONTGÉRAN, *à part.*

O ciel! aurait-il su?...

MERVAL, *bas à Amélie.*

Mais je crois qu'il se trouble.
(*Haut.*)
Je viens vous demander...

AMÉLIE, *à part.*

Son embarras redouble!

MONTGÉRAN.

O prudence!... Ainsi donc me montrant un soupçon...
(*A part.*)
Dieu! que dire?

MERVAL, *avec incertitude.*

Qui, moi, vous soupçonner.. Oh! non...
Mais d'après vos mépris et la cruelle scène

Qui, malgré moi, tantôt a rompu notre chaîne,
Vous devinez que tout vous oblige au devoir
De me rendre l'écrit que seul je dois avoir.

MONTGÉRAN.

(*A part.*)

Puisque vous le voulez... O crainte salutaire!

MERVAL, *à Amélie.*

Hélas! il ne l'a plus.

MONTGÉRAN.

Je vais vous satisfaire.

MERVAL, *à Amélie.*

Il cherche une défaite.

AMÉLIE.

Ah! je rougis déjà.

MERVAL.

Vous allez donc bientôt?...

MONTGÉRAN.

Oui, Monsieur, le voilà;
Sur moi je l'avais pris afin de vous le rendre.

MERVAL.

Oh ciel! qu'avons-nous fait?

AMÉLIE.

Ah! nous devions attendre.

MERVAL.

Eh bien! chère Amélie, avons-nous eu raison
De croire qu'il pouvait, par une trahison,
Exposer son ami... Ce souvenir m'accable.
Pardonne, Montgéran, je suis le seul coupable.

MONTGÉRAN.

Quoi donc?

MERVAL.

Il n'est plus temps de rien dissimuler,
Apprends donc; mais avant tu dois te rappeler
Que, condamnant au feu cet ouvrage éphémère,
Je n'ai voulu garder que ce seul exemplaire;
Eh bien! j'ai su tantôt, et par mon imprimeur,
Que le ministre...

MONTGÉRAN, *à part.*

Ah dieux!

MERVAL.

En est le possesseur.
Tu frémis, Montgéran, tu répugnes à croire
Qu'un jaloux, qu'un méchant âit eu l'ame assez noire
Pour m'aller dénoncer, exciter contre moi
Le courroux des puissans, la rigueur de la loi;
Cependant, mon ami, rien n'est plus véritable.
Eh bien! si ce méchant te paraît méprisable,
Je le suis plus que lui, lorsque j'osai penser
Que ce n'est que par toi qu'on m'a pu dénoncer:
Je t'accuse tout haut d'une lâche faiblesse,
D'avoir communiqué ce livre à la Comtesse,
Qui, jalouse déjà de mes droits sur ton cœur,
Maîtresse de l'écrit, court dénoncer l'auteur;
C'est ainsi que tantôt, dans ma coupable crainte,
A l'honneur d'un ami j'osai porter atteinte.

MONTGÉRAN, *à part.*

Où me cacher!

MERVAL.

Tu peux, me refusant ta sœur,
Manquer à ta promesse et faire mon malheur:

Oui, de tes procédés j'ai le droit de me plaindre;
Mais accuser ton cœur d'avoir voulu m'atteindre
Par un des vils moyens connus des scélérats,
Te croire un délateur! Oh! non, tu ne l'es pas.

MONTGÉRAN, *à part.*

La rougeur de la honte...

AMÉLIE.

Et quel est donc l'ouvrage?

MERVAL, *ouvrant le livre.*

Par son titre... Une note! ah dieux!

AMÉLIE.

Votre visage
Pâlit!

MERVAL, *lit.*

« Sur cet écrit qu'on me fasse un rapport;
« Son auteur n'est point anonime,
« Il eut jadis des droits à mon estime:
« Aujourd'hui sur son sort
« Le Roi prononcera. Le Ministre Melfort. »
Ah! Montgéran!

MONTGÉRAN.

Je reste confondu.

AMÉLIE, *regardant son frère.*

Par son accablement le voilà convaincu!
Mais je vois s'approcher madame la Comtesse:
On lit dans ses regards la plus vive allégresse.

SCÈNE V.

MONTGÉRAN, LA COMTESSE, AMÉLIE, MERVAL.

AMÉLIE.

Venez, venez, Madame, on vous désire ici;
Nous n'êtes pas, je crois, étrangère à ceci :
Vous connaissez l'écrit et la note cruelle
Qui fait d'un homme utile un écrivain rebelle...
Si d'un trait odieux mon frère est soupçonné,
Il suivit le conseil que vous avez donné :
Il est ambitieux, mais son ame est sincère,
Et, s'il a fait le mal, c'est afin de vous plaire.

LA COMTESSE.

Bon dieu ! qu'elle chaleur, quel discours éloquent !
Depuis quand, Amélie, avez-vous ce talent ?
Vous m'avez entraînée, et c'est vraiment dommage
Que ce ton solennel fasse rire à votre âge.

AMÉLIE.

A mon âge, Madame, on a de la raison ;
On distingue du bien le mal qui prend son nom.
Sitôt que près de moi je découvre un cœur traître,
Je m'empresse, à mon âge, à le faire connaître.

LA COMTESSE.

Je ne vous croyais pas l'esprit aussi malin.

AMÉLIE.

J'ai toujours cru le vôtre et dangereux et fin.

LA COMTESSE.

Au mieux, je vois qu'à tout vous avez la réponse.

AMÉLIE.

Craindrai-je pour ce tort que l'on ne me dénonce ?

LA COMTESSE.

Ah! ah! ce dernier mot me ramène au sujet
Que je puis éclaircir.

AMÉLIE.

Je vous ai mis au fait.
Mon frère est accusé d'une action infâme,
En est-il seul l'auteur ? Vous le savez, Madame.

LA COMTESSE.

Je sais... Eh bien ! Messieurs, pourquoi cet air confus ?
Et pourquoi donc tous deux de la sorte abattus ?
Il semble, au ton méchant que prend Mademoiselle,
Qui perd beaucoup d'esprit à me chercher querelle,
Que tout soit en ces lieux bouleversé, détruit,
Depuis que le Ministre a connu cet écrit.
Qu'en résultera-il ? Qu'un véritable sage
Qui méprise la Cour, qui n'en a pas l'usage,
Vivra selon son goût, dans ses champs retiré,
Tandis que Montgéran, moins prudent à mon gré,
Jouira des honneurs que son ami refuse ;
Tous deux seront contens, et voilà mon excuse.

MERVAL, *sortant de son accablement.*

Madame, c'est donc vous ?

LA COMTESSE.

Moi seule : il ignorait
Ce que l'amour pour lui contre vous avait fait.
Ses faibles préjugés le rendent trop timide ;
Et s'il a réussi, c'est que je suis son guide.
Par moi seule il parvient à son but glorieux :

Vous n'êtes rien encor, Montgéran est heureux.

MONTGÉRAN.

Ah!

AMÉLIE.

Quoi! vous?...

MERVAL.

Finissons un débat inutile.
Trop long-temps la douleur me rendit immobile:
(*A Montgéran.*)
Je reprends ma raison. Est-il bien avéré
Que ce n'est point par vous que cet écrit livré?...

LA COMTESSE.

Il l'ignorait, vous dis-je; et même à son éloge...

MERVAL, *passant entre la comtesse et Amélie.*

Permettez. C'est Monsieur qu'ici l'on interroge.
Montgéran; répondez: le dépôt confié
Par un cœur trop crédule à la tendre amitié,
A Madame, tantôt, en fîtes-vous hommage,
Et saviez-vous enfin qu'elle en dût faire usage?

MONTGÉRAN.

Il ne me convient pas de me justifier:
Peut-être avec succès je pourrais l'essayer;
Mais je ne le dois pas.

AMÉLIE.

Par égard pour Madame.

MONTGÉRAN.

Non, non, c'est sur moi seul que doit tomber le blâme,
C'est en vain que mon cœur de son crime a gémi,
Tout en me détestant, j'ai trahi mon ami.

MERVAL.

Hélas! que je te plains!

MONTGÉRAN.

Tu me dois ta colère.

LA COMTESSE.

Au lieu de s'attendrir, il faut parler d'affaire.
Du Ministre on connaît le singulier esprit;
Il est très-réservé, mais tout bas il agit.
Il m'a dit, il est vrai, qu'un homme de mérite
Ne devait qu'à mes soins sa prompte réussite;
Mais il m'a dit aussi que Monsieur connaîtra
Ce que du Souverain son ouvrage obtiendra.
Tout en riant, son air était froid et sévère...
Comme on a toujours tort dans une telle affaire,
Il serait très-prudent que Monsieur se cachât.

AMÉLIE, *vivement.*

Quoi! le voilà forcé?...

MONTGÉRAN.

Malheureux!

LA COMTESSE.

Point d'éclat,
Je prétends le sauver.

MERVAL.

Et moi je vous déclare...

LA COMTESSE.

Quand on a fait le mal il faut qu'on le répare.
Dès cette nuit d'abord je prends l'engagement
De soustraire Monsieur à tout enlèvement.
A vingt milles, au plus, je possède une terre;
On vous y conduira : l'endroit est solitaire;
Et demain dans Paris pour vous je m'emploirai,
J'irai, je parlerai, j'écrirai, je verrai;

Ma Princesse, surtout, vous sera bien utile.
Je remuerai si bien et la cour et la ville,
Que je prétends enfin, peut-être avant huit jours,
Vous rendre à vos amis ainsi qu'à vos amours.

SCÈNE VI.

MONTGERAN, LA COMTFSSE, MERVAL, PICARD, AMÉLIE.

PICARD, *à Merval.*

Monsieur, quelqu'un est là de la part du Ministre.

AMÉLIE.

Dieux!

MONTGÉRAN.

Serait-il porteur de quelque ordre sinistre?

PICARD, *à Merval.*

Il veut, bon gré, mal gré, vous voir en ce moment.

MERVAL.

Il faut le recevoir.

MONTGÉRAN.

Quel horrible tourment!
Merval, vois ma douleur..que ma sœur, qui t'est chère,
Me fasse retrouver mon ami dans mon frère.

AMÉLIE, *à Merval.*

Vous lui pardonnerez...

MERVAL, *à l'huissier de la chambre qui vient d'entrer.*

Monsieur peut approcher.

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, MONTGÉRAN, L'HUISSIER D
LA CHAMBRE, MERVAL, AMÉLIE, PICARD.

MERVAL, *à l'huissier.*

Si j'en crois ce qu'on dit, on vient pour me cherche
De la part du ministre. Alors daignez m'instruire
Quel sujet important...

L'HUISSIER, *à Merval.*

Je n'ai rien à vous dire.

(*Allant à Montgéran.*)

C'est monsieur de Merval à qui j'aurai l'honneur...

MERVAL.

Merval, c'est moi.

L'HUISSIER.

Pardonnez... A l'instant Monseigneur,
Pour vous être rendu, m'a donné ce message;
Il est très-important. *Il sort.*

LA COMTESSE, *à part.*

C'est un exil, je gage.

AMÉLIE.

Mon trouble, mon effroi!

MONTGÉRAN.

Que je suis malheureux!

MERVAL, *lisant.*

Est-il vrai?

AMÉLIE.

Ce sourire...

MERVAL, *après avoir décacheté.*

En croirai-je mes yeux?

AMÉLIE.

Pourrions-nous donc encore avoir quelque espérance?

MERVAL, *remettant la lettre à Montgéran.*

Tiens, lis, cruel ami! c'est ma seule vengeance.

MONTGÉRAN *lit.*

« Monsieur, j'éprouve un grand plaisir à vous « apprendre que Sa Majesté vous appelle aux hon- « neurs de son conseil; vous devez cette faveur à vos « différens ouvrages, et surtout au dernier écrit qui « m'est parvenu. Je viens d'apprendre que vous étiez « l'ami de M. Montgéran. Dites-lui qu'il compte peu « sur les sollicitations des dames; ce n'est pas tou- « jours un moyen de parvenir : que votre exemple « lui prouve que le mérite n'a pas besoin du secours « de l'intrigue. »

(*Après avoir lu.*)

Ah! grands dieux! je perds tout.

MERVAL.

Il te reste un ami.

AMÉLIE.

Et la plus tendre sœur.

LA COMTESSE, *avec un courroux concentré.*

Quel secret ennemi...

Du ministre à présent je vois la perfidie.
Quand il m'a dit ce soir, mais d'un air d'ironie,
Que j'avais réussi, qu'il ne devait qu'à moi
D'avoir pu désigner le vrai mérite au Roi,
C'était de ce Merval... Ah! comme je suis dupe!

Quand je crois bonnement que de moi l'on s'occupe,
Un ministre maudit porte son protégé ;
Et c'est le mien alors qui reçoit son congé.

(*Après un moment, en riant.*)

Il faut en convenir, le tour est assez drôle.

(*Elle rit comme une folle.*)

Le malin courtisan a bien joué son rôle ;
Je vantais son talent, sa franche loyauté,
Et je n'en pensais pas un mot, en vérité ;
Je croyais le jouer, et c'est lui qui me joue.

(*A Montgéran.*)

Eh bien, un fil qui casse, aisément se renoue ;
Sans ce ministre-là, j'ai vingt autres seigneurs
Qui peuvent vous ouvrir le chemin des faveurs.

(*Elle va pour sortir, et revient entre Montgéran et Merval.*)

(*A Merval.*)

Mais j'oubliais... Monsieur le conseiller champêtre,
Qui ne veut être rien et qui fait tout pour être,
Veut-il bien agréer mon petit compliment?
Vous êtes parvenu, voilà le grand talent.

(*Elle sort par la gauche de l'acteur.*)

SCÈNE VIII *et dernière.*

MERVAL, MONTGÉRAN, AMÉLIE.

MERVAL.

Cette femme...

MONTGÉRAN.

Cessons. Retiré dans ma terre,
Je veux, loin des humains...

AMÉLIE.

Oui sans doute, mon frère.

MERVAL.

Le dégoût et l'ennui...

AMÉLIE.

N'a-t-il pas le travail,
Et du bonheur des siens l'intéressant détail?
C'est un gouvernement qu'une terre étendue,
Sur tout ce qui se fait on doit avoir la vue;
Pour planter ou bâtir on a de grands projets.

MONTGÉRAN.

Oui, mes nombreux vassaux seront d'heureux sujets...
(*Après avoir réfléchi.*)
D'artisans, d'ouvriers, je veux me faire un monde,
Que l'on parle de moi vingt milles à la ronde;
J'aurai des règlemens et j'y tiendrai les mains;
Je prétends par mon luxe écraser mes voisins :
Il vaut mieux être, ainsi que l'a dit un grand homme,
Le premier dans un bourg, que le second dans Rome.

Fin du dernier acte.

De l'imprimerie de D'HAUTEL, rue de la Harpe,
n° 70.

tant excuser ce que vous aviez critiqué, j'y suis retombé. Mais faites main-basse tant qu'il vous plaira, pourvu que, dès maintenant, vous me donniez un jour où nous puissions traiter de vive voix la question, tant de vos anciennes que de vos nouvelles critiques. Car, ou vous me rendrez moins téméraire, ou je vous rendrai plus hardi. Adieu.

LETTRE XXVII.

PLINE A PATERNUS.

J'AI souvent senti, mais jamais tant que ces jours passés, la force, la grandeur, la majesté, la divinité de l'histoire. Quelqu'un avoit lu en public une relation très-sincère, et en avoit réservé une partie pour un autre jour. Plusieurs de ses amis se détachent et viennent le supplier, le conjurer de ne point lire le reste, tant ceux qui n'avoient pas rougi de faire ce qu'ils entendoient rougissoient d'entendre ce qu'ils avoient fait. Il accorda ce qu'on lui demandoit, et il le pouvoit sans trahir la vérité. Cependant l'histoire demeure aussi bien que l'action, et elle demeurera et sera lue avec d'autant plus d'empressement, que ce

tis tuis debeo, ut sumere illa, nisi vacuo animo, irreligiosum putem. Diligentiam tuam in retractandis operibus valdè probo. Est tamen aliquis modus, primùm quòd nimia cura deterit magis quàm emendat; deindè quòd nos à recentioribus revocat, simulque nec absolvit priora, et inchoare posteriora non patitur. Vale.

EPISTOLA XXXVI.

PLINIUS FUSCO SUO S.

QUÆRIS quemadmodum in Tuscis diem æstate disponam. Evigilo quum libuit, plerumque circa horam primam, sæpè antè, tardiùs raro. Clausæ fenestræ manent: mirè enim silentio et tenebris animus alitur. Ab iis quæ avocant abductus, et liber, et mihi relictus, non oculos animo, sed animum oculis sequor, qui eadem quæ mens vident, quoties non vident alia. Cogito si quid in manibus, cogito ad verbum scri-